

Une drôle d'histoire

Par Maurice Caperon.

Publié dans le « Bulletin SPM » à partir du numéro 47 de décembre 1980.

Un exemplaire de cette « Drôle d'histoire » 2^e édition, Impr. du Gouvernement, 103 p. se trouve à l'Arche.

I

Où s'étaient-ils connus ? Au rink ? Au sortir de la Prière ? Sur la route de Savoyard ?

Peu importe ! Ils s'aimaient, et s'étaient juré de s'appartenir éternellement l'un à l'autre.

Lui s'appelait Albert ; elle Léona. Il avait vingt-trois ans. Elle en avait dix-neuf, et avec cette confiance dans l'avenir propre aux amoureux, ils se préoccupaient fort peu des exigences matérielles de l'existence.

Ils passèrent deux ans à se fréquenter, deux ans de félicité et d'adoration mutuelle. Quand ils se voyaient, ils vivaient dans le ravissement, dans l'extase. Ces mille riens charmants dont se compose l'amour ; un pressement du pied, des serremments de mains, un bec par ci par là, étaient les seules privautés qu'ils se permettaient. Jamais l'idée ne leur serait venue de se connaître plus intimement, de demander des choses contraires à la morale. A quoi bon, d'ailleurs ? Ne devaient-ils pas être unis l'un à l'autre par les liens sacrés du mariage ?

Le moment était venu de parler aux parents, moment redoutable pour Albert qui présentait que de ce côté il y aurait du tirage. Sa famille, sans occuper un rang élevé dans la société, jouissait de la considération publique. Ses père et mère partis de rien, avaient à force d'ordre et d'économie, réalisé une petite fortune. La maison qu'ils occupaient leur appartenait, et leur fils sur lequel ils fondaient de grandes espérances continuerait, dans leur pensée, d'agrandir le patrimoine héréditaire.

Quand Albert s'ouvrit à son père de son projet de mariage, celui-ci fronça les sourcils mais ne voulant rien décider par lui-même, il appela sa femme qui avait dans le ménage un rôle prépondérant.

La mère pensa rester suffoquée en apprenant que son fils avait fait choix d'une épouse, sans lui en parler. Dès qu'elle connut le nom de la fiancée, ce fut bien pis. Elle se répandit en plaintes amères.

– Ça, ça, dit-elle à son fils, un beau morceau ! Et avec quoi vivrez-vous, une fois mariés ? De galette et d'eau claire.

– Mais, ma mère, répondit le jeune homme, qu'est-ce que vous avez à reprocher à Léona ? On n'a rien à dire sur son compte. Les parents sont peu fortunés, il est vrai. Qu'importe ! Je suis jeune, j'ai l'avenir devant moi. Je travaillerai. D'ailleurs, nous nous aimons, et, quelque déférence que je vous doive, je ne saurais retirer ma parole.

– Jamais, tant que je vivrai, je ne consentirais à un tel mariage ! ...

Et comme le fils se défendait, faisant valoir que dans deux ans il ne serait plus sous la tutelle de ses parents, qu'il leur adresserait des sommations respectueuses, la bonne femme au comble de l'exaspération le menaça en disant :

Non, vois-tu Albert, si tu fais cela je te renie pour mon fils. Je te maudirai à mon lit de mort, et sache-le, mon enfant, la malédiction d'une mère, ça ne porte jamais bonheur.

Albert était un caractère faible. Toute son énergie s'était épuisée dans sa lutte contre ses parents. Il pleura, supplia, mais sans résultat ; Sa mère, pour couper court à cette scène pénible, lui dit en forme de conclusion :

– Ne pense plus à ton amourette. Nous te marierons, mon garçon. Je te trouverai une femme dans notre monde, et tu me remercieras plus tard de ma sollicitude clairvoyante.

II

Lorsqu'Albert revit Léona, celle-ci n'eut pas de peine à deviner, à la pâleur de son amant, qu'il lui cachait quelque chagrin. Elle l'interrogea doucement, mais Albert n'osa lui avouer la triste vérité. Il se contenta de lui dire que leur mariage rencontrait certaines difficultés mais que ces difficultés s'aplaniraient.

Les visites continuèrent. Néanmoins il y avait entre les deux fiancés comme un nuage de tristesse. Leurs épanchements étaient gênés par une arrière pensée dont ils n'osaient se communiquer toute l'amertume. Non pas que la jeune fille doutât de la tendresse d'Albert. Son orgueil était froissé seulement de voir que le jeune homme à qui elle avait donné son cœur ne mettait pas à défendre ce précieux dépôt toute la fougue qu'elle était en droit d'attendre.

Cependant la mère d'Albert s'était mise en campagne. Elle voulait, disait-elle, mener les choses tambour battant. Justement dans une famille amie elle découvrit la perle, l'oiseau rare, dont elle voulait faire une compagne pour Albert. Situation de fortune à peu près pareille, mêmes relations, une communauté d'idées et d'habitudes qui réunirait les deux familles en une seule. Toute concordait pour faire de cette union ce qu'on appelle en province un mariage de convenances.

La première fois qu'elle parla à Albert de ses pas et démarches, celui-ci, au lieu d'opposer un refus énergique, se borna à dire : « C'est bien, ma mère, puisque vous le voulez, mais que ce soit le plus tard possible. « Léona en mourra ».

La mère eut un rire ironique : « Léona en mourir ! Cette mijaurée qui avait enjôlé son garçon dans l'espérance d'avoir son bien. Non, vrai, les jeunes gens étaient trop bêtes à présent, des coqs d'Inde qui avaient bien besoin d'une mère pour leur trouver un parti avantageux et honorable ».

Et forte du blanc-seing que son fils lui avait donné, elle ménagea les entrevues avec Adeline, - tel était le nom de la jeune personne sur qui elle avait jeté son dévolu).

Comment Albert se laissa-t-il entraîner dans cette nouvelle intrigue ? De quel nom qualifier son manquement à la foi jurée ? C'était une âme faible nous l'avons dit déjà. En outre, sa vanité était flattée d'entrer dans une famille qui lui permettrait de faire figure dans le monde. Adeline avait eu de nombreux prétendants, et c'était lui, Albert, qu'elle avait distingué parmi tant d'autres. Orgueil ! Orgueil que de vilénies on commet en ton nom ! ...

Ah ! ce fut une scène déchirante quand Albert, acculé à une impasse, (les bans avec Adeline allaient être publiés), fut obligé d'avertir Léona que tout était fini entre eux. Il eut beau prendre toutes les circonlocutions, tous les artifices en usage pour atténuer le coup. La jeune fille alla droit au but en disant : « Eh bien ! quoi ! tu te maries ! ».

– Mon père et ma mère le veulent.

– Et toi, que dis-tu ?

Il baissa la tête et balbutia :

– Je ne puis aller à l'encontre de la volonté de mes parents.

– Lâche ! dit-elle en se tordant les bras, mon Dieu ! que les hommes sont lâches ! ...

Elle se mit à sangloter. Les larmes lui coulaient brûlantes sur les joues, ces larmes de femmes qu'on ne peut voir couler sans être remué au plus profond de soi-même.

Devant cette détresse d'âme, Albert ne trouva pas autre chose à dire :

– Que veux-tu ? ma pauvre mignonne, il faut se faire une raison : Je t'aime et n'aimerai que toi dans la vie, mais ma mère m'aurait maudit à son lit de mort, si je lui avais résisté. Voudrais-tu que je commette un tel péché ?

Léona releva la tête et le regarda comme dans une rêve. Tant d'imbécillité la frappait de stupeur. « Lâche ! Lâche » ! dit-elle encore, et elle s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma à clef.

Pendant toute la nuit elle ne fit que marcher à grands pas, se demandant si elle n'allait pas devenir folle. Ce fut une nuit terrible, et cependant bienfaisante. Le matin au petit jour elle s'endormit les nerfs brisés. A son réveil, elle envisagea la situation avec plus de calme. Parmi les sentiments qui l'agitaient surnageait celui de l'orgueil justement froissé. Son cœur saignait cruellement de voir les serments dont Albert avait été si prodigue envers elle violés, foulés au pied, et pour qui ? Pour une rivale qui n'avait d'autre mérite que celui de l'argent.

– Oh ! dit-elle les dents serrées, je me vengerai ! ...

III

Le mariage d'Albert avec Adeline avait été fixé pour le premier mardi d'avril. Des billets de faire part furent imprimés chez Bréhier et envoyés par la poste. Le jour de la célébration, une grande animation régnait aux alentours de la Mairie. Des femmes, des enfants, se groupaient sur le passage du cortège. Quand la mariée apparut au bras du père d'Albert, il courut dans la foule un petit tressaillement approbateur. Les yeux baissés, avec une grâce pudique, la longue traîne de sa robe blanche balayant les cailloux de la rue, Adeline portait avec distinction un costume qui lui seyait à merveille. On entendait ces exclamations sur son passage : « Est-elle bien ! Comme elle est comme il faut ! Qui a fait sa robe ? C'est une robe toute faite ? Non, je vous dis que c'est Madame L... qui l'a taillée ». La robe avait pour le moins autant de succès que la mariée.

Dans la maison commune, le Maire, qui d'ordinaire déléguait un de ses adjoints pour les célébrations, avait tenu à opérer lui-même, marquant ainsi la considération dont jouissaient les deux familles. Après que le Secrétaire de Mairie eut donné lecture de toutes les pièces, avec le ton ennuyé d'un homme que ces sortes de cérémonies n'intéressent plus, l'officier de l'état-civil, se tournant vers Albert lui fit l'interrogation bien connue : « Consentez-vous, Monsieur, à prendre Mademoiselle X... pour épouse ? »

Il y eut une minute d'hésitation de la part de l'interpellé. A ce moment le pâle et désolé visage de Léona se dressa devant ses yeux comme un remords vivant, mais raffermissant sa voix, il répondit oui à la question qui lui était posée.

L'officier de l'état-civil s'adressant à la future lui demanda si elle consentait à prendre Albert pour époux ?

– Mais sans doute, répondit-elle.

Cette variante au oui attendu fit sourire toute l'assistance. Evidemment Adeline consentait, mais pas dans les formes requises. Le Maire lui en fit l'observation, et un peu confuse elle prononça le oui sacramentel.

« Vous êtes unis de par la Loi » dit gravement le premier magistrat municipal et aussitôt après les signatures apposées sur le registre, il y eut un remuement de chaises, un froufrou de robes de soie toutes neuves. Le cortège se reformait pour se rendre à l'église.

Sur tout le parcours, le même courant sympathique accompagnait la noce. Il n'y avait pas à dire, c'était un succès en dépit du mauvais pronostic qu'on pouvait tirer de l'état de l'atmosphère, un ciel bas, menaçant, couleur peau de taupe. Sur les degrés du parvis, des petites filles échappées des écoles regardaient avec des yeux luisants de curiosité la nouvelle mariée – prenant un avant-goût de ce qui serait plus tard leur rêve et leur ambition.

La cérémonie religieuse se poursuivit avec la pompe habituelle. C'était le curé-doyen lui-même qui officiait, et, quoique la noce fut en retard, il avait eu la longanimité d'attendre avec un visage souriant. Après l'offertoire, il y eut une agréable surprise : des amies de pension d'Adeline chantèrent – de la galerie du fond – l'agnus Dei, et cet extra fut fort goûté des assistants à qui ça rappelait leur première communion.

Quand on passa dans la sacristie, des congratulations s'échangèrent. On s'embrassa. Les dames, en donnant des poignées de mains, faisaient sonner leurs bracelets, et les enfants de chœur se poussaient allègrement, au bruit des piécettes blanches tombant dans l'aumônière en velours bleu aux cordelettes de soie.

En sortant de l'église, il se produisit un incident, duquel on aurait pu inférer un présage de mauvaise augure. La noce se croisa avec un enterrement, celui d'un pauvre marin, mort à l'hôpital, et que personne n'accompagnait. Le bois blanc du cercueil qui dépassait la draperie funèbre jeta sur les physionomies des gens de la noce une ombre de mélancolie.

– Oh ! Pensa Albert, si c'était Léona qui était dans cette châsse ! Il me semble que c'est mon amour pour elle qu'on conduit au cimetière.

Involontairement il frissonna. Adeline s'en aperçut et lui dit à voix basse :

– Qu'avez-vous, mon ami ?

Il répondit :

– Rien, je songe comme la vie est brève ! on naît, on se marie, et on meurt. Il n'y a vraiment de gai que l'étape intermédiaire.

La jeune femme répliqua gentiment :

– N'ayez pas ces idées noires, mon cher mari. On va dire dans la foule que vous avez une figure d'enterrement.

Et souriante elle haussa un peu sa jupe pour qu'on put admirer ses petits souliers blancs à bouffettes, guillochées de satin.

IV

Le repas de noce avait lieu dans un des premiers hôtels de la ville. La boustifaille est le grand plaisir des invités, qui, hâtons-nous de le dire, n'en auraient aucun sans cela. Ne pouvant, comme les mariés, supputer d'avance les délices du lit nuptial, ils se dédommagent en se rejetant sur les plats du festin. On mangea bon, on but mieux encore. A peine mentionnerons-nous un petit incident désagréable qui aurait passé inaperçu, sans la maladresse du garçon d'honneur. Il fit observer à Albert deux couteaux qui se croisaient sur la table.

– Bataille ! dit-il en clignant de l'œil.

Mais Albert répliqua avec humeur :

– Au lieu de t'occuper des imperfections du service, occupe-toi donc de ta voisine qui n'en a aucune.

Cela fut dit sur un ton glacial qui surprit tout le monde. Mais déjà on servait le dessert, et l'impression de froid, causée par cet incident, se perdit dans le brouhaha des conversations. Des toasts furent portés au marié, à la mariée, et, le champagne aidant, la table devenait folichonne.

On chanta. Chacun y alla de son petit couplet, y compris la mariée qui, sans se faire prier, lança avec entrain une chanson d'Yvette Guilbert, dont le refrain se terminait ainsi :

Maman, me dit tout bas.
Aïe donc ! Aïe donc ! ... ma fille !
Faut porter haut l'honneur de la famille !

Les bravos retentissaient encore, quand un monsieur grisonnant annonça qu'il allait chanter le Moulin. Tous dodelinèrent de la tête avec satisfaction. On savait qu'il détaillait cette chanson avec un soin méticuleux.

Il avait fixé au bout d'une baguette une assiette à laquelle il avait imprimé un mouvement de rotation, et, pour maintenir ce mouvement circulaire, il tapait en dessous des petits coups de serviette qui donnaient l'illusion du vent. En voyant tourner l'assiette, on ne pouvait ne pas songer aux ailes d'un moulin qui tourne, et le refrain s'accompagnait du ronronnement de l'assiette pivotant sur sa tige.

Personne ne songeait à s'esquiver du couplet obligatoire. Un vieux grand-père qui tisonnait dans son assiette se leva à son tour et chanta. « Mon Dieu ! quel homme ! quel petit homme » Il ne savait que cette chanson-là, mais la chantait bien :

Le chat l'a pris pour une souris,
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Le chat l'a pris pour une souris,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Il continua d'une voix chevrotante :

Au chat ! au chat ! c'est mon mari !
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Au chat ! au chat ! c'est mon mari !
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Avec des mines effarouchées, il cherchait partout, sous la table, sous la nappe, sous la serviette, où était passé un si petit mari.

Je le couchai dedans mon lit,
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Je le couchait dedans mon lit,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

On aurait chanté jusqu'à demain, quand les jeunes gens impatientés réclamèrent le bal à grands cris. Il fallut que les vieux papas cédassent, bien à regret, car ils tenaient en réserve un tas de vieux refrains, datant de leur enfance, qu'ils pouvaient déballer pour la circonstance. Pendant que le personnel domestique desservait la table, on passa dans une salle à côté.

Quand tout fut prêt, le garçon d'honneur s'écria d'une voix stridente : « Et maintenant que la fête commence ! »

La mariée ouvrit le bal. Les valse succédèrent aux quadrilles, les lanciers aux mazurkas, et les schottishs à la polka piquée. Le bal battait son plein, quand un cri sinistre « au feu ! » retentit du milieu de la rue et vint mettre les danses en désarroi.

Le feu ! ... Où cela ? Les nouvelles se heurtaient contradictoires. Les cavaliers avaient planté leurs danseuses pour aller aux renseignements. Comme un troupeau en déroute les femmes emplissaient le vestiaire, demandant qui son chapeau, qui son nuage pour se couvrir la tête, toutes affairées, avec des mains de coton pour boutonner leurs manteaux. Adeline, entraînée dehors par son mari, avait ramassé dans une main l'extrémité de sa traîne afin de marcher plus vite. Elle faillit être renversée par des gens qui couraient portant des échelles. Albert les traita de butors, car, quoiqu'il affectât un grand calme, il ne laissait pas d'être défavorablement impressionné par cet incendie qui venait clore si brusquement le bal de ses noces.

– Bah ! dit-il en riant à sa femme et pour la rassurer, nous allons rentrer chez nous à la lueur d'une illumination.

Mais son rire sonnait faux, et l'image vengeresse de Léona venait se plaquer dans son cerveau, obsédé par les plus noirs pressentiments.

V

Adeline touchait à ses vingt et un an. Petit mais bien prise dans sa taille, elle avait un menton à fossettes, et un teint d'une fraîcheur éblouissante, comparable au velouté de la pêche. A ses amies qui lui demandaient le secret du coloris de ses joues, sans qu'un fard ne vient en aviver l'éclat, elle répondait : « De l'eau des étangs, et un bon coup de serviette après. Jamais de poudre de riz, et encore moins de l'eau de Cologne venant du magasin du Louvre. »

Rieuse, elle l'était. Son imagination n'avait pas été pervertie par la lecture de romans-feuilletons découpés dans l'écho de Paris. Elle avait l'âme virginale, et son confesseur en avait eu la preuve irréfutable le jour où, avant de faire sa première communion, elle s'était accusée d'être adultère.

– Mais, mon enfant, avait dit le digne prêtre, savez-vous de quoi vous vous accusez ?

– Dame ! mon père, j'ai fait mon examen de conscience dans mon manuel. J'ai dû commettre ce péché, puisque je ne sais pas ce que c'est.

Le bon ecclésiastique avait souri. Tant d'innocence le reposait des impuretés que son oreille était habituée à entendre.

Aussi citait-on la première communion d'Adeline comme un modèle de ferveur et de suavité chrétienne. Quand au pied de l'autel, dans l'odeur de l'encens, sous l'enivrement des cantiques elle avait récité pour les autres communicantes l'acte de foi, elle avait eu un tel regard vers la grâce d'en haut, que les larmes avaient jailli de ses yeux. Il lui était resté de cet heureux jour un souvenir ineffaçable qui l'avait préservée des souillures qu'on rencontre si souvent, sans qu'on s'en doute, dans le tourbillon des plaisirs.

A cette pureté de sentiments Adeline joignait une extrême sensibilité. Ignorante du mensonge, elle croyait tout ce qu'on disait, et les versions les moins croyables avaient accès auprès d'elle. Plus d'une fois ses bonnes petites amies s'étaient amusées à ses dépens. Elle l'appelaient « gobeuse » mais Adeline, loin de s'en fâcher, leur répondait : « Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai pas appris, moi, la roublardise dans le catéchisme. »

Il était indispensable, en vue de rendre plus compréhensible la suite des événements qu'on est appelé à lire, d'insister tant soit peu sur ce côté du caractère d'Adeline : une impressionnabilité excessive. Pour nous résumer, nous dirions : c'était un clavier dont toutes les touches résonnaient au moindre heurt des choses extérieures.

Albert était-il l'homme qui convenait à cette nature de sensitive ? Evidemment non. Avec le caractère que nous lui connaissons, mou, indécis, allant d'un extrême à l'autre, il était peu propre à réagir contre les terreurs exagérées de sa jeune épouse. A eux deux ils formaient un couple qui, au moindre choc des événements, allait être désorienté et qui, sans boussole, devait infailliblement laisser des lambeaux de chair aux buissons épineux du chemin.

VI

Dans cette petite île, il faut vraiment plaindre les nouveaux mariés. Ils n'ont pas la ressource, comme en France, de prendre le train, le jour même de la bénédiction nuptiale, de filer vers une ville voisine sous le couvert de l'incognito, de tomber à l'improviste dans une chambre d'hôtel où les traces de leur passage ne sont curieusement notées que par les gens de service. Mais si cette possibilité de fuir les regards indiscrets est enlevée aux nouveaux époux Saint-Pierrais, il faut reconnaître que par un ingénieux tour d'escamotage ils ont atténué en grande partie l'inconvénient où ils se trouvent de rester sous la cible de la curiosité publique.

L'usage veut que la nouvelle mariée se confine chez elle pendant huit jours sans sortir du toit conjugal. Huit jours, dira-t-on, c'est bien peu. C'est plus que suffisant dans cette petite ville où les bruits s'éteignent presque aussi vite qu'ils naissent, où un scandale est épuisé dans les vingt-quatre heures et où les nouvelles vieillissent si vite qu'au bout de huit jours elles ont des cheveux blancs.

Adeline se conforma donc à l'usage, et, hâtons-nous de le dire, cette claustration volontaire ne lui coûta nullement. Comme une fleur qui s'entr'ouvre aux premiers rayons du soleil, elle se laissait respirer par l'époux de son choix, et cette aimable tyrannie exercée par son « Seigneur et maître » (c'est ainsi qu'elle aimait à l'appeler), lui paraissait réaliser l'idéal du bonheur qu'elle avait rêvé.

Albert, de son côté, était plein de prévenances pour sa jeune femme. Il ne savait quoi inventer pour la captiver et la distraire. Dînettes sur un coin de la table, et le soir, les fenêtres ouvertes, dans leur petite maison dominant la rade, tous deux prenaient plaisir à dénombrer les feux de position des navires. Ça leur faisait l'effet de la place de la Concorde bien éclairée ; Puis de là leurs regards énamourés se portaient vers la voûte céleste où brille la constellation d'Orion, et alors, d'un bras entourant la taille d'Adeline, Albert lui indiquait au haut de l'horizon une petite lueur diamantée, solitaire, l'étoile du berger. Il ne se rappelait sans doute pas, l'inconstant, jeune homme ! qu'il avait montré cette même étoile à une autre amie avec une égale sincérité d'émotion.

VII

La lune de miel poursuivait son cycle, sans qu'une ride prématurée vint en ternir le lustre. La régularité de la vie journalière avait succédé à l'enivrement des premiers jours. Albert vaquait à ses occupations, et Adeline prenait plaisir à faire des visites. Les visites ! Un des instruments de règne de la femme mariée ! Le signe de son indépendance ! les passe-temps pour lequel elle avait une prédilection marquée ! Il est si agréable de pouvoir placer dans un salon à propos de rien et à propos de tout : « Mon » mari m'a dit... J'ai dit à mon mari C'est le goût de mon « mari... » Son mari ! Elle en avait plein la bouche. Il semblait que ça la posait, qu'elle en était grandie, rendue plus importante, surtout aux yeux de celles qui n'avaient pas pu en trouver, de mari ...

Et quelle joie de se rendre à la messe, accompagnée de son mari, de lui reprendre, avant d'entrer, son paroissien dont elle l'avait chargé, histoire d'éprouver sa patience, puis de le congédier avec un geste de reine accordant la liberté à un esclave. Sous sa voilette, elle riait in petto de l'air déconfit de ce pauvre Albert qui la suivait des yeux jusque sous le porche de l'église et agenouillée dans son banc, elle priait Dieu de veiller à la conservation de son bonheur.

Où, priez, Adeline, car au dessus de la paix de votre ménage, un nuage va crever, amenant la tempête.

VIII

Un matin, Albert travaillait à son bureau quand on lui remit une lettre affranchie, dont l'écriture lui était inconnue. Il la décacheta et fut obligé de la relire à deux fois pour en comprendre le sens et la portée.

Elle était ainsi conçue :

« Il y a des misérables qui se rient de leurs serments. Ces gens-là vivent bien, sont heureux, alors que d'autres abusées par leurs lèvres menteuses sont livrées au désespoir. Mais patience ! L'heure de la vengeance viendra, inexorable. Ils crieront grâce, ces gens sans foi et sans conscience ! Leur bouche tordra sous la terreur, leurs yeux se dilateront d'épouvante. Vaines grimaces ! Supplications inutiles ! Pas de pitié de qui fût sans pitié ! »

« A bon entendeur, salut ».

La lettre n'était pas signée, mais Albert n'eût pas la moindre hésitation. « C'est Léona qui m'envoie ça ... » pensa-t-il.

Il resta un moment perplexe. Devait-il en parler à sa femme ? Ne serait-ce pas l'inquiéter inutilement ? Il serait toujours temps d'aviser, si les choses devaient tourner au tragique.

Et il se remit au travail, envoyant Léona à tous les diables. « Quels crampons que ces femmes ! » murmurait-il entre ses dents, mais quelque effort qu'il fit pour chasser de son esprit la lettre comminatoire, les petits caractères noircis venaient se graver dans sa mémoire avec une troublante obsession.

En même temps qu'Albert recevait cette lettre, une autre était apportée à Adeline. La jeune femme rompit le cachet et lit les lignes suivantes :

« Madame, tous les jours on punit de l'opprobre et de la prison des malheureuses coupables tout au plus d'avoir volé un pain chez le boulanger. C'est bien, c'est justice. Mais que penser de celles qui ravissent le bonheur d'autrui, et qui, par la joie qu'elles ont dans les yeux, insultent leur victime, dont elles ont broyé l'existence ? C'est charmant, n'est-ce pas, sur l'oreiller, de s'entendre raconter par son cher époux les galanteries dont il a émaillé sa vie de garçon ? Seulement toute dette se paie, et votre trop galant mari en a contracté une vis-à-vis de moi que je lui ferai payer cher. Prévenez-le s. v. p. de l'échéance prochaine. Je suis à bout de force et bien résolue à ne pas temporiser davantage. »

« Inutile de vous dire mon nom. Demandez-le à votre Albert adoré. Peut-être s'en rappellera-t-il ? ».

Qu'est-ce qu'elle veut dire, cette femme ? se demanda Adeline, après avoir lu la lettre. Elle est folle ! Je n'ai rien volé du tout. Mon mari est bien à moi. Il n'a pas appartenu à d'autres, oh ! cela, j'en suis bien sûre.

Avec une moue dédaigneuse, elle jeta la lettre anonyme au fond du tiroir de sa table à ouvrage. Quoique cela, elle demeura songeuse, avec dans la tête une vague appréhension d'un malheur inconnu.

Quand les deux époux se retrouvèrent à déjeuner, il ne fut nullement question entre eux du sujet qui était au fond de leurs pensées ; Adeline se fit plus caressante qu'à l'ordinaire, Albert gardait un front soucieux que les gentillesse de sa femme ne parvinrent pas à dérider.

IX

Deux jours après, nouvelle épître à l'adresse d'Albert. Il en prit connaissance et changea de couleur. Voici ce que contenait le billet :

« Mourir est peu de chose, si on ne souffre pas ! Je te tenaillerais les entrailles comme avec un crochet de fer. Ah ! scélérat, tu brises un cœur de femme, et tu te crois quitte en te vautrant dans les bras d'une autre ... Adeline et toi, vous paierez pour les tourments que j'endure. »

(signé) « Celle qui se venge »

Adeline, de son côté, recevait une deuxième lettre dont voici la teneur :

« Madame, si vous l'ignorez vous saurez que du sang Espagnol coule dans mes veines. Mes ascendants sont nés sur les bords de la Bidassoa. Or, en Catalogne, le pays de ma race, quand une femme a été victime d'une perfidie, elle se venge. Elle se venge, vous dis-je. Par le fer ou par le feu ? Oh ! que non pas ... Elle a des moyens à elle. Ma vengeance sera inédite, raffinée, épouvantable ! Je

l'ai préparée, ourdie dans mes nuits d'insomnie. Les conséquences seront ce qu'elles devront être, mais dussé-je aller au bain, je souffrirai moins que je ne souffre en ce moment. Il me semble que, lorsque mes yeux pourront se repaître de la pourriture d'Albert, je recouvrerai le repos et le sommeil dont j'ai tant besoin. »

La signature était la même : « Celle qui se venge ! »

Il s'exhalait de cette lettre un tel souffle de haine et de colère qu'Adeline en fut toute tremblante. Les jours de son Albert menacés ! ... Elle posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements ; elle étouffait, tant la commotion avait été forte.

Quand Albert fut de retour, elle se précipita au-devant de lui.

– Tiens, lis, dit-elle, voici ce que je viens de recevoir.

Elle tendit la lettre à Albert qui, à l'écriture, devina tout de suite ce qui était arrivé. Avec un douloureux soupir :

– Toi aussi, pauvre femme dit-il, on ne t'a pas épargnée ; on te poursuit de ces abominations. Chère âme, me pardonneras-tu le mal que je te cause. J'aurais pourtant tout fait pour t'éviter un pareil chagrin.

Et, débordant de tendresse, il but dans un chaud baiser la larme qui tremblait au bout des cils d'Adeline.

Une explication était nécessaire. Albert raconta à sa femme comment il s'était amouraché de Léona, les serments qu'ils avaient échangés, pour quel motif il s'était détaché d'elle, confession pleine et sincère comme celle d'un mourant à un prêtre.

Adeline écoutait les yeux fixes, à peine sensible à la révélation qu'une autre l'avait précédée dans le cœur de son mari, mais tout entière au désir de le voir échapper aux embûches dont il était menacé.

Quand Albert eut fini, « c'est une méchante femme, dit-elle, que cette Léona ! On ne se venge pas, parce qu'on a eu des désillusions. »

Douce Adeline ! Elle ne pouvait comprendre qu'il y a des tempéraments de feu qui bouillonnent sous le déchirement de la passion trahie, des caractères implacables qui rebondissent sous l'affront pour écraser l'offenseur.

Elle demanda à son mari s'il avait reçu des lettres semblables aux siennes, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, elle en réclama la communication, Albert ne crut pas devoir lui refuser. Il passa à Adeline les deux missives qui lui avaient été adressées.

Elle les lut rapidement, et, à mesure que sa lecture avançait, les transes se répercutaient sur son beau visage.

Albert était encore plus effrayé qu'elle. Il savait Léona nerveuse, vindicative, parfaitement capable dans un coup de tête de se porter aux extrémités les plus regrettables. Il se demandait : « Que faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède « recourir ? »

Dehors un chien hurlait. Les deux époux se regardèrent. Livides, le front terreux, ils se sentaient sous la main de la fatalité.

– Ecoute, dit Adeline à son mari. Il y a des lois, il y a des gendarmes, il y a des juges. Allons voir le Procureur de la République. C'est un homme de bon accueil, m'a-t-on dit. Il nous tirera peut-être d'affaire.

Albert reprit :

– Oui, tu as raison. Le Procureur est un brave homme. Il a vécu dans les grandes villes. Il connaît le tréfonds des âmes et excelle à scruter les intentions perverses. Il nous aidera de son expérience. Lui seul peut en imposer à Léona.

X

Qui ne connaît pas le cabinet du Procureur ? C'est là que viennent aboutir les multiples misères de la quotidienne existence, là que les masques tombent pour laisser voir à nu notre pauvre humanité grelottante et vulnérable sur tant de points.

Quel défilé ! ... le même dans tous les parquets sans doute, mais dans le pandémonium St-Pierrais, qui aurait pu s'attendre à une collection aussi variée d'individus clamant leur détresse ?

On a vu passer tour à tour, dans ce fameux cabinet, la mère éplorée, à la recherche de sa fille qui a fui le toit maternel sur l'attirance du vice, le mari criant sous la meurtrissure de l'adultère de sa femme, la femme gémissante de l'alcoolisme du mari, les enfants monstres d'ingratitude envers les auteurs de leurs jours, les ménages désunis par les belles-mères fureteuses d'alcôves et les pâles victimes de la calomnie, les enragés du lucre, les envieux rongés par un ulcère qui jamais ne guérira. Toutes les plaies sont étalées, les ordures triées au grand jour ; la lie des actions humaines est décantée, analysée, passée par l'étamine. Il faut un philosophe, doublé d'un psychologue, pour présider à ce déballage des turpitudes morales dont chaque jour amène son contingent.

Le magistrat qui était à la tête du parquet de Saint-Pierre avait dépassé la quarantaine. L'air triste, comme un homme revenu de tout et de tous ... Dédaigneux des honneurs et des faveurs, inaccessible à la flatterie comme à la crainte, il savait distinguer à travers le mensonge des phrases le secret mobile de celui qui lui parlait. Il ne se lassait prendre ni à l'hypocrisie des larmes, ni à la comédie du désespoir. Susceptible d'excuser les grands crimes ayant leur cause dans les mouvements tumultueux de la passion, il était impitoyable aux petites canailleries qui, par l'habileté de ceux qui les commettent, échappent à la loi pénale. Bon, il l'était sans doute, un peu comme le Don Juan de Molière qui, faisant l'aumône d'un louis au mendiant de la frête, se contentait de lui dire : « Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité » – encore qu'il sût fort bien que le mendiant ne valait pas grand-chose.

XI

Le Procureur était en train d'écrire, quand M. et Mme Albert X... furent introduits dans son cabinet. Il les fit asseoir. Deux fauteuils, style Henri III, étaient disposés à sa droite, de manière que ceux qui s'y asseyaient fussent en plein sous son œil exercé et sagace.

Albert le premier la parole.

Monsieur le Procureur, nous venons, ma femme et moi, vous entretenir d'une affaire bien délicate. Mais les circonstances sont telles que nous n'avons pas hésité à faire cette démarche. Avant mon mariage, j'avais courtoisé une jeune fille, Mademoiselle Léona Z... parfaitement vertueuse d'ailleurs, et dont j'ai été, je le reconnais, éperdument épris – épris au point de lui promettre qu'elle porterait mon nom. Mes parents n'ont pas voulu de cette union, et j'ai dû m'incliner devant la volonté de mes parents. Le cœur a des circonstances, vous le savez. Dès que j'ai connu la prétendue qu'on me réservait – aujourd'hui Madame Albert X... – mon amour pour Léona s'est évaporé peu à peu. Je ne suis donc marié. J'aime ma femme avec un cœur de vingt ans, et je suis payé de retour. Vous comprendrez alors, Monsieur le Procureur, nos angoisses quand vous saurez que la paix de notre ménage, que dis-je, notre sécurité même est menacée par cette misérable Léona dont j'ai fait la connaissance dans un jour d'égarement.

Il se tut, espérant avoir un signe d'approbation de la part du ministère public. Mais le ministère public restait impassible. Adeline s'en aperçut et voulut corriger la mauvaise impression qu'elle voyait poindre sur la physionomie du magistrat.

Elle reprit à son tour :

– Mon mari, Monsieur le Procureur, ne vous a pas tout dit. Cette Léona nous a écrit des lettres épouvantables dans lesquelles elle nous menace de je ne sais quelle vengeance. J'admets que mon mari ait eu des torts envers elle, mais les torts de mon mari sont-ils en proportion avec la guerre

qu'elle nous fait ? Ah ! je comprendrais qu'une jeune fille qui s'est laissée posséder, qui est devenue enceinte des œuvres de son séducteur, si elle est délaissée, respire la vengeance et veuille faire souffrir l'homme qui l'a mise à mal. Tel n'est pas le cas de mon mari. Mon mari a respecté cette fille. Il n'a pas donné suite à des projets matrimoniaux, voilà tout. Mais jusqu'à la célébration, on est libre, n'est-ce pas, Monsieur le Procureur ? Pourquoi pour une question de vanité nous poursuit-elle ainsi ? Que ne cherche-t-elle à se marier à son tour ? Il y a d'autres hommes qu'Albert dans Saint-Pierre...

Adeline tout en parlant cherchait dans un élégant petit portefeuille les lettres de Léona. Les ayant trouvées, elle se leva, mit les lettres sous les yeux du Procureur, et penchée sur son épaule qu'elle effleurait de la pointe de ses seins, sans y prendre garde, tant son animation était grande, elle indiquait du doigt les passages de nature à faire le plus d'impression sur l'esprit du magistrat.

Elle poursuivit :

– Tenez, voyez comme cette femme est méchante. Oh ! elle sait bien l'endroit sensible pour enfoncer le poignard. Lisez la première lettre « C'est charmant, n'est-ce pas ? « Madame, sur l'oreiller » Insolente ! ... Et dans la deuxième : « ... En se vautrant dans les bras d'une autre. « D'abord mon mari ne se vautre pas ! ... Il est trop bien élevé pour cela. Et la dernière, lisez « J'ai du sang Espagnol dans les veines » « Ma vengeance sera inédite ! raffinée ! épouvantable !!! » . Croyez-vous, Monsieur le Procureur, qu'elle fera ce qu'elle dit ? Est-ce pour nous intimider ? ou bien a-t-elle réellement l'intention d'exercer sur nous quelque terrible méchanceté.

Le procureur méditait, la tête entre ses mains. Il rompit enfin le silence, et s'adressant aux deux époux :

– L'affaire, dit-il, est importante et mérite qu'on s'y arrête avec mûre réflexion. Il y a dans les lettres que vous venez de me montrer une telle âpreté dans la haine que je flaire un fâcheux dénouement. On doit s'attendre à tout d'une femme en colère. J'en ai vu des exemples ! La personne en question est-elle une de ces névrosées, atteinte d'érotomanie, pour qui un coup de tête est aussi facile que d'avalier un verre d'eau ou bien est-ce une finaude qui veut se jouer de vos sentiments impressionnables ? Je ne sais encore. Il faudrait que je connusse mieux cette Léona, qu'habilement je découvrisse ses pensées de derrière la tête. Voici donc ce que je vous conseille : Puisque la crise est à l'état aigu, éloignez-vous de Saint-Pierre pendant quelque temps. Nous sommes en juillet, il fait beau, partez à Langlade où vous séjournerez une quinzaine de jours. D'abord, cette petite excursion vous fera du bien. Vous ne serez plus sous le coup de cette idée fixe qui vous flétrit le cerveau : « Se vengera-t-elle ? Comment se vengera-t-elle ? » Ensuite pendant votre absence, je manderai Léona à mon parquet. Par des détours adroits je verrai ce qu'elle conspire contre vous, et je tâcherai de lui faire entendre la voix de la raison.

L'audience était finie. Adeline un peu réconfortée tendit une petite main finement gantée au Procureur, et celui-ci la prit d'un air morne. Il semblait se dire : « Du diable, si tu penses à moi, quand tu sera tirée d'affaire !... Je te connais, va petite cervelle d'oiseau ! ... » Un salut cérémonieux fut échangé, et les époux sortirent.

Quand la porte fut refermée, le magistrat prit dans un tas d'imprimés qu'il avait devant lui une cédule et en remplit les blancs. Cette cédule était libellée dans la forme ordinaire : « Le Procureur de la République invite la nommée Léona Z... à se présenter au parquet demain à deux heures de relevée pour une communication qui l'intéresse. » Et il signa.

Dans ses sortes de citation, l'objet de la convocation n'est pas indiqué, exprès, pour que la personne convoquée ne puisse préparer des chausse-trapes et des contremines, et que le magistrat instructeur ait barre sur elle.

Un coup de sonnette, et le concierge–appariteur entra.

Le Procureur, s'adressant à lui :

– Emmanuel, retenez bien ce que je vais vous dire. Vous allez porter cette cédule à la demoiselle Léona Z... Vous la lui remettrez à elle-même, pas à une autre, entendez-vous ?

– Oui, Monsieur le Procureur.

– Il y a une réponse, et dans la réponse qu'elle vous donnera, vous observerez si sa voix tremble, en un mot si dans toute sa personne physique elle éprouve un trouble quelconque. Pas d'erreur d'interprétation, n'est-ce pas ?

– Non, Monsieur le Procureur.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le concierge du Palais était de retour au Parquet.

– Eh bien ! Monsieur mon substitut, lui dit le magistrat railleur, quel est le résultat de vos investigations ?

Le fidèle Emmanuel répondit :

– J'ai remis la cédule à la personne elle-même. Elle n'a pas sourcillé un quart de seconde.

– A-t-elle dit qu'elle viendrait ?

– Elle a dit qu'elle viendrait demain à deux heures, aussi froidement comme je vous parle.

– La voix ?

– Elle n'a pas barbotté un seul instant.

– Diable ! pensa le Procureur. Décidément, c'est une gaillarde ! Nous avons du fil à retordre.

XII

Le jour de la convocation arriva.

– Monsieur, annonça Emmanuel, Mlle Léona Z... est là qui demande à vous parler ?

– Faites entrer, répondit le Procureur, émergeant la tête d'un tas de paperasses.

Léona entra. Grande, svelte, le teint mat, avec des yeux à reflets de velours sous un arc de cils d'un noir de jais, elle apparut au seuil du parquet comme la statue de la Vengeance. Nullement intimidée, elle prit immédiatement l'offensive.

– J'ai obéi, Monsieur, à votre convocation. Vous m'avez fait demander par rapport sans doute ...

Mais le Procureur lui coupa la parole.

– Par rapport, Mademoiselle, aux lettres anonymes que vous avez adressées à M. X, et à sa femme. Vous êtes bien l'auteur de ces lettres ?

– Oui, Monsieur, c'est bien moi ...

– Ces lettres sont d'une violence inouïe. Elles dénotent chez celle qui les a écrites une haine qui va jusqu'au paroxysme, jusqu'au vertige, qui irait même, je le crains, jusqu'au crime. Aussi ai-je cru de mon devoir de vous avertir, de vous ...

Mais Léona l'interrompit à son tour.

– Pardon, Monsieur, mais, avant de juger mes actes, un préambule n'est-il pas à propos pour vous expliquer le motif qui les a dictés ? Vous ignorez peut-être.

– Je sais tout, Mademoiselle. Il est inutile de revenir sur un passé où, je dois le dire, rien n'est à votre désavantage, mais enfin... un passé de nature à raviver chez vous une plaie qui saigne encore. Albert X. s'est marié. C'était son droit. Remarquez que je ne dis pas que c'était son devoir. Aujourd'hui nous sommes devant un fait acquis. Que sur le moment ce mariage vous ait causé un grand chagrin, je le comprends. Que vous en éprouviez encore un certain ressentiment, je le concède. Les Orientaux ont un précepte là-dessus dont vous pourriez faire votre profit : « C'était écrit ? ». Vous feriez mieux d'accepter les faits accomplis que de vous rebiffer contre la destinée.

Léona se leva frémissante.

– Vous en parlez à votre aise, Monsieur le Procureur ; vous faites bon marché de ma peine et de mes amertumes. Comptez-vous pour rien mes nuits sans sommeil, où je me heurte contre la cloison, les poings crispés, la tête en feu, ma chair endolorie, exacerbée par le spectacle des embrassements de l'autre qui a pris ma place, quoiqu'elle eut moins de droits que moi. Et les serments violés, jetés aux quatre vents de l'oubli, les tenez-vous pour non venus, Monsieur le Procureur ? Depuis quand un homme n'est-il plus esclave de la parole donnée ? Sa famille s'opposait à notre mariage direz-vous. Sa famille ! ... Belle excuse, en vérité, qui vous donne la clef de la lâcheté d'Albert.

Mais moi je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde, s'il l'eut fallu ! J'aurais labouré la terre de mes ongles plutôt que de le quitter. Non, non, n'espérez pas me calmer avec la maxime de vos Orientaux : « C'était écrit ! » pas plus que vos prêtres n'ont pu me guérir avec leur « pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » La résignation et le pardon des injures ne s'accordent pas avec mon tempérament. J'ai pour devise : « Œil pour œil, dent pour dent. » Albert a empoisonné ma vie, j'empoisonnerai la sienne.

– Vous voulez vous venger ? Fit le Procureur, mais comment ?

– Je me vengerai en ...

Mais tout à coup elle s'arrêta « Aie ! pensa-t-elle, j'ai failli tomber dans le piège... », et elle se mura les lèvres.

Il y eut une pause. Les deux adversaires se toisèrent. Le Procureur se disait : « Je viens de m'enfermer ; elle a tout son sang froid, la gaillarde ! Il s'agit de jouer serré avec « elle. »

Il reprit avec bonhomie.

– Mon Dieu ! Mademoiselle, vous voulez vous venger ? C'est humain. On a dit que la vengeance était le plaisir des Dieux. C'est aussi le plaisir des femmes, à ce que je vois. Seulement, s'il y a quelque chose que je réprouve au monde, c'est la vengeance féminine. Elle est presque toujours sans noblesse et sans loyauté. Que deux hommes s'en veuillent, c'est poitrine contre poitrine, face à face, qu'ils se diront leur fait et chercheront à s'exterminer. La femme, elle, prend des voies détournées ; elle n'attaque pas, elle déchire ; elle ne tue pas, elle fait souffrir. Vous vous appelez Léona, et vous êtes bien, en effet, la lionne courroucée et rugissante dont parle l'Écriture : Léona quærens quem devoret, mais je crains que n'ayez aussi de la tigresse et la perfidie et la traîtrise.

Ainsi harcelée, piquée au vif, Léona jeta au Procureur un regard chargé de méfiance, mais restant maîtresse d'elle-même, elle répondit comme en badinant :

– Vous vous donnez un mal énorme, Monsieur le Procureur à m'arracher quel sera mon genre de vengeance. C'est mon secret, et il sera bien gardé, car je n'ai pas d'amies, à qui je pourrais le communiquer.

Puis avec un plissement sardonique au coin de la bouche elle ajouta.

– Si cependant, par devoir de votre profession, vous vous inquiétez de savoir si mon attentat aura les caractères d'un guet-apens je puis vous tranquilliser. On peut se venger de quelqu'un, sans toucher à un de ses cheveux. Je sais des sortilèges qui permettent d'atteindre un ennemi de très loin, à distance (le Procureur se prit à sourire). Ça vous étonne, mais c'est comme cela. Où ai-je puisé cette science ? L'Espagne est, vous le savez, le pays des maléfices. Mes grands parents qui sont nés sur la frontière des Pyrénées m'ont initiée aux pratiques enseignées dans le livre de la Kabbale, et, par le pouvoir magique des incantations, je puis jeter un sort à quelqu'un.

Le procureur ne donna pas dans le panneau.

Il répartit :

– Je ne crois, mademoiselle, ni aux incantations ni aux envoûtements. La sorcellerie a fait son temps, et, malgré tout votre talent de magicienne, vous arriverez difficilement – du moins, je le crois – à changer M. et Mme X... en lézard, en crapaud, en chauve-souris. Soyons sérieux. Vous refusez de me dire en quoi consiste votre vengeance. Libre à vous. Je n'imiterai pas vos réticences. Dans votre intérêt, je veux vous avertir de ce qui adviendra, si vous tendez vos criminelles embûches. Je ne parle

pas du remords. Votre exaltation en fait fi. Mais les souffrances physiques aussi bien que les tortures morales viendront vous assaillir. Vous voyez-vous arrêtée au milieu des vôtres, traînée en prison, le cabriolet au mains, ces jolies mains que je vois là tourmentant ce crayon et qui étaient faites pour d'autres bracelets. (Léona se hâta de retirer ses mains et de les cacher sous son mantelet.) Et en cellule, entre quatre murs, à quelles amères réflexions ne serez-vous pas en proie ? Seule ! ... Privée de ces soins de toilette qui sont plus indispensables à la femme que la nourriture ! Ajoutez les comparutions devant le juge d'instruction, les allées et venues sous l'escorte de la Gendarmerie, les regards méprisants du public. De quel œil, de quel front soutiendrez-vous le grand jour de l'audience, l'interrogatoire du président, les dépositions des témoins qui vous feront revivre la scène du crime ? et si vous êtes condamnée, car je vous promets un réquisitoire en règle, ne voyez-vous pas bien la succession des tableaux lamentables dont vous serez affligée ? C'est votre rentrée en cellule sous le poids de l'accablement, c'est votre départ pour la France sur un brick-goélette où votre pudeur sera mise à rude épreuve, la voiture cellulaire vous attendant à votre débarquement, et enfin la maison de force ouvrant ses portes et ensevelissant votre jeunesse. Avez-vous envisagé toutes ces choses, Mademoiselle, avant de donner cours à vos idées de vengeance ?

Léona se redressa et prononça lentement :

– J'ai envisagé toutes les conséquences. J'ai tout pesé, tout mûri, tout combiné dans ma tête. Merci de vos avertissements, Monsieur. Croyez bien que, si mon cœur était moins ulcéré, je me serais rendue à vos raisons.

Elle se leva disant : « Puis-je me retirer ? »

Mais sans doute, Mademoiselle, répondit le Procureur, vous n'êtes pas encore prisonnière.

Léona sortit, droite et fière dans une raideur haineuse. Elle descendit l'escalier dont elle fit crier le bois sous le talon sec de sa bottine. On aurait dit la Fatalité, en marche vers un but inconnu.

Le Procureur resté seul fit un geste dubitatif. Il rêvait tout haut : « Elle serait charmante, au découvert, cette Léona. Pourquoi se grime-t-elle cela sous des couleurs aussi sombres ? Farceuse ou héroïne de cour d'assises, bien fin le pourrait deviner ?

Et, pour se détendre l'esprit, il se replongea dans sa besogne interrompue : la vérification des actes de l'état civil de la commune de Saint-Pierre pour l'année mil huit cent quatre vingt douze.

XIII

Adeline et Albert préparèrent leur voyage de Langlade avec un juvénile entrain. Lui s'occupa de l'affaire—alimentation, vins, conserves, et instruments de pêche, Adeline emplit les malles, boucla les valises et se chargea plus spécialement de l'affaire—lingerie, effets d'habillement et autres objets de toilette.

Le matin du départ, Adeline, assez paresseuse d'ordinaire, fut la première à sauter du lit. Pendant qu'Albert mal éveillé se frottait les yeux, s'étirait les membres, elle passa dans le cabinet de toilette où il y eut grand bruit d'eau renversée et de cuvette remuée. Elle ne tarda pas à en revenir sur la pointe de ses pieds nus, et, approchant du lit où Albert était assis, les jambes pendantes, indécis de savoir s'il mettrait des chaussettes de laine ou des chaussettes de coton, la jeune femme lui dit à brûle-pourpoint :

– Petit homme, une grande nouvelle qui va te surprendre.

Elle lui chuchota quelques mots à l'oreille, quelque chose de bien extraordinaire apparemment, car Albert s'écria, la figure rayonnante ?

– Si je suis sûre ! Oh ! je crois bien, les femmes ne s'y trompent pas ...

Ils se regardèrent d'un air ravi, et simultanément une pensée amère vint ternir leur joie. Ils en auraient hurlé de douleur, tant elle s'accompagna du froid de l'acier. Est-ce que le petit être dont Adeline portait le germe dans ses flancs allait lui aussi supporter les conséquences de la fureur rageuse

de Léona ? Les deux époux se comprirent tacitement et dans un de ces besoins d'effusion, qui s'imposent à certaines minutes avec une force extraordinaire, ils s'abattirent l'un sur l'autre en s'étreignant mutuellement.

Cependant la pendule se hâtait, le cadran marquait six heures et demie. Adeline, habillée et chaussée, donnait les derniers ordres à la bonne.

– Victorine, disait-elle, quand nous n'y serons pas, faites bien attention au feu. N'allez jamais au greniers – à cause des ripes – avec une bougie allumée ; allez-y avec la lampe... N'oubliez pas de donner le maïs aux poules. L'autre jour, j'ai été au poulailler. Ces pauvres bêtes n'avaient pas d'eau pour boire... Quand le soleil sera trop chaud, vous ôterez les pots de fleurs de la fenêtre. Il ne faudra pas trop les arroser... Ah ! J'oubliais, pas samedi en huit mais samedi en quinze, vous ferez une soupe de viande, de manière que quand nous rentrerons, Monsieur et moi, Monsieur trouve un bon bouillon.

Victorine acquiesçait d'un air entendu. Elle jurait la bouche en cœur qu'elle veillerait bien à ne pas mettre le feu, qu'elle donnerait à manger aux fleurs et qu'elle n'arroserait pas trop les poules, (la langue lui avait fourché, à la pauvre fille).

Mais elle rectifia aussitôt : « Je donnerai à manger aux poules et je n'arroserai pas trop les fleurs. Madame peut être tranquille... »

C'était parfait ! parfait ! ... Adeline promena un regards circulaire dans toutes les pièces pour voir si rien ne traînait, si tout était en ordre. La bonne suivait obséquieuse, l'air cafard, se tenant à quatre pour ne pas éclater de tant de minutie. Elle crut politique de se contenir eut égard aux quinze jours de vacances entrevus, et même elle emmiella sa langue au point d'ajouter : « qu'elle aurait bien du chagrin du départ de Monsieur et de Madame. Comme la maison allait lui sembler vide ! ... Bien sûr, elle s'ennuierait toute seule, seulement elle nettoierait la poussière, elle astiquerait les poêles qui en avaient grand besoin, et, quand Madame rentrerait, elle ne reconnaîtra plus sa maison, tant ça sera luisant de propreté. »

– Bien ! bien ! ma fille, répétait Adeline tout à fait empaumée.

Et cependant Victorine pensait : « Attendez un peu, quand vous serez partis, c'est moi qui vais me défiler, et youp ! youp ! turlurette, allez donc ! »

Voilà ce qu'Adeline aurait pu lire dans les yeux de sa bonne, si elle avait eu tant soit peu de clairvoyance.

Quand ses maîtres furent dehors, Victorine resta sur le pas de sa porte, son balai à la main. Sa figure rougeade prenait des teintes de soleil couchant, à mesure que le dos de ses maîtres qui s'en allaient au quai s'évanouissaient dans le lointain.

XIV

Ce jour-là, le pont du Progrès présentait une animation particulière. Des chasseurs, assis sur le tillac, maintenaient leur chien entre leurs jambes pour lui ôter toute velléité de retourner sur la terre ferme. Des pêcheurs à la ligne, massés dans un coin, escomptaient les plaisirs de leur passion favorite et discutaient entre eux la valeur de tel étang, de tel ou tel cours d'eau. Des femmes portant dans leurs bras des lainages d'où émergeait la tête d'un bébé se tassaient à l'arrière. Venues au chef-lieu pour affaires, elles s'en retournaient à Miquelon, encore imprégnées du bruit de Saint-Pierre abasourdiées d'avoir vu du monde dans les rues.

Les passagers s'organisaient le mieux possible pour la courte traversée, tandis que le capitaine, un homme ancien mais ordonné, désencombraient les promenoirs de paquets jetés à l'abandon et arrimait les ballots susceptibles de se détériorer. Il disposait tout de si savante façon que le Progrès aurait pu contenir le frêt d'un Transatlantique.

Adeline et son mari s'installèrent sur des tabourets. La jeune femme, les traits protégés par une épaisse voilette, portait un élégant plaid beige d'où s'exhalaient de pénétrantes effluves d'héliotrope, son parfum favori. Elle avait emporté dans un petit sac de cuir les préservatifs en usage contre la

morsure de l'air salin : la veloutine Fay dont un nuage garantit l'épiderme, la crème Simon qui s'oppose aux macules causées par la brume, et aussi un petit pain de savon aux violettes des bois, le seul dont elle voulait se servir. Jeune fille, elle avait pu dédaigner ces artifices de toilette, mais maintenant qu'elle était mariée, elle avait recours à ces raffinements dans la coquetterie, assez experte déjà pour savoir qu'un époux sera d'autant moins volage qu'il sera sous l'attrance de la peau fine et ambrée de sa légitime moitié.

Un jet de vapeur, et le dernier coup de sifflet fut donné. On voyait courir sur le quai les retardataires, agitant les bras en manière de télégraphe. Ils enjambaient la lisse, tout essoufflés, ayant cependant encore assez de salive pour accuser d'inexactitude l'horloge de l'église. Et les commissions arrivaient de toutes parts, suivies de recommandations : « N'oubliez-pas la tobe de beurre... » Vous me rapporterez de la crème, tenez, voilà une bouteille vide... Et la touque ? Qu'est-ce que vous faites de la touque ? Vous savez, c'est pour un tel ... Une seille, quand je vous dis, une seille, pas davantage ... Le médecin a dit trois cuillerées ... dans du saindoux ... Ne vous trompez pas ... avec du fromage ... quand vous la verrez ... ainsi que le coaltar et du copper-paint.

Les commissions pleuvraient encore, si le Progrès, détaché de ses amarres n'avait mis entre la cale et lui la largeur d'une encablure. Alors se produisit l'élan final. Des paquets lancés du rivage étaient attrapés au vol sur le vapeur. On passait au bout d'une gaule des lettres qu'on happait au passage. La distance s'élargissant de plus en plus, toute communication avec la terre fut rompue irrévocablement. Trois femmes restées sur l'appontement agitèrent leurs mouchoirs en signe d'adieu. Il leur fut répondu du bateau par un seul mouchoir, celui d'une parente qui allait à Miquelon, autant dire les antipodes, n'est-ce pas ?

Adeline avait transporté son siège à l'abri du rouf. Son mari qui au départ s'était occupé des bagages la rejoignit, et lui demanda, omettant de la tutoyer devant le monde.

- Avez-vous froid ?
- Je n'ai pas froid.
- Avez-vous besoin de rien.
- Etes-vous bien ?
- Je suis très bien ?
- Es-tu assez exigeante ! ... dit son mari en se rapprochant d'elle.

- Dame ! mon ami, je ne peux pas te contredire. Tu dis les choses justement comme elles sont. Tu prévois tout.

Et elle enveloppa son mari d'un regards affectueux et reconnaissant.

En rade, où en juillet, les navires long-courriers mouillent rapprochés les uns des autres, le Progrès manoeuvra avec une prudence cauteleuse ; il évitait avec soin les mâts de beaupré qui dépassent et la rencontre des doris, toujours empressés à se mettre dans le remous produit par l'hélice, histoire de se faire balancer. Déroulant sa fumée noire comme le panache d'un corbillard, le vapeur filait d'une allure de trottin, et ce n'est qu'après avoir doublé le Cap à l'Aigle qu'il accéléra sa marche, délivré du souci des abordages.

A bord, on causait. Un petit homme, familier du Progrès, loquace comme il n'est pas possible, expliquait les origines du caillou à Demalvilain. « Avant la révolution, disait-il, de Malvilain s'écrivait en deux mots, ainsi qu'en fait foi sa signature retrouvée sur les anciens registres du conseil du Roi. Sous la terreur – car il y eut la Terreur à St-Pierre – la particule disparaît, et Demalvilain ne s'écrit plus qu'en un seul mot. »

Tout le monde avait fui l'ennuyeux conférencier. Il n'y avait que la douce Adeline qui semblait s'intéresser au fameux caillou historique.

Cependant elle avait hâte de changer de conversation, et, pour opérer une diversion, elle demanda au Monsieur si bien renseigné, de combien d'hommes se composait l'équipage du Progrès. « Quatre hommes et demi, » répondit-il.

Adeline, très amusée, répliqua :

– Où est-il votre demi-homme ?

– Le voici, Madame, c'est le mousse ...

Le fait est que le petit mousse avait juste la hauteur de la moitié d'un homme. Avec ses cheveux coupés ras, sa mine éveillée, à le voir descendre et remonter sans cesse l'escalier de la cabine, il faisait songer à un écureuil.

Soudain le Grand Colombier projeta sa haute stature de vieux solitaire, perdu au milieu des flots. Des oiseaux bizarres à bec de perroquet voletaient au ras de l'eau ou bien se faisaient bercer sur la crête des vagues. Adeline demanda quels étaient ces oiseaux. On lui répondit que c'étaient des calculots, de la race des pingouins. (Tel que vous le voyez, Madame, disait l'infatigable conférencier, cet oiseau est monogame. Chacun vit avec sa chacune dans des trous creusés fort profond, ce qui vous explique pourquoi cet îlot est miné souterrainement. Le calculot ne pond qu'un œuf, un gros œuf qui doit avoir bien de la peine à sortir du derrière d'un si petit oiseau ! ... Il ne vient jamais sur Saint-Pierre qui n'est cependant distant du Grand Colombier que d'une centaine de mètres. La raison, me demanderez-vous ? Mon Dieu ! On ne sait pas ce qui se passe dans la tête d'un calculot. Il est possible que ces oiseaux qui ont des mœurs très puritaines ne veuillent pas poser les pattes sur notre île, comparable à Cythère, moins les bosquets. »

La conférence aurait pu durer longtemps encore, si le Progrès, ayant doublé la passe à Henri, n'avait attaqué la Baie. Le roulis commença à se faire sentir. Adeline inclina la tête sur l'épaule de son mari et ferma les yeux.

Pendant ce temps, les chasseurs vidaient dans les vidrecomes des flacons sur lesquels étaient collés de magnifiques étiquettes : Vieux Rhum, Cognac supérieur, kirsch extra-fin, tandis que les pêcheurs de truites, gens sobres et taciturnes, semblaient s'intéresser à ce qui se passait sur mer.

La Baie fut traversée, et sous les hautes terres de Langlade, la mer si fit plus calme. Les cinq cabanes de l'Anse à Ross – toute une escouade – eurent le don de réveiller la verve endormie des voyageurs. C'était à qui placerait son mot sur cet embryon de hameau. On échangea des réflexions profondes comme celle-ci : « Si j'avais trente mille francs de rente, ce n'est pas ici que je viendrais les manger ! ... On a bien tort de dire : une chaumière et un cœur. Le cœur, passe encore, mais la chaumière, nenni ... »

Et on fit admirer à Adeline, en sa qualité de nouvelle mariée, l'architecture du Cap Percé. De loin, avec la tâche blanche du jour passant à travers la lunette, on aurait dit une tonsure émaillant le brun des rochers, mais, à mesure qu'on approchait, on se rendait compte d'une grotte, découpée comme à l'emporte-pièce dans la matière pétrosiliceuse.

Ce fut une occasion pour l'historiographe des côtes Langladières de pérorer de plus belle : « Rien de plus commun que des caps percés, disait-il. Les ingénieurs en fabriquent maintenant à la grosse et les sèment sur toutes les côtes de France, où il y a des photographes et des Anglais. Vous remarquerez, Madame, que celui-ci est naturel, tout ce qui y a de plus naturel. C'est un des plus beaux spécimens de la patience des flots qui ont rongé, perforé ce roc, cependant bien dur. »

– Oh ! oui bien dur ! soupira Adeline qui ne pouvait se défaire du fieffé bavard.

Le Progrès filait toujours. Il dépassa l'Anse aux Soldats, le cap aux Morts, le cap à la Vierge, et tout à coup son ancre tomba. On était arrivé. Les passagers s'en furent chercher leur fourniment, tandis que le wary, hissé sur les pistolets fut mis à flot. Après quoi, l'échelle fut abaissée de la coupée dans le wary.

– Par où descend-t-on ? Demanda Adeline à son mari.

Il répondit :

– Là, tu vois, par cette échelle.

– Ah ! fit Adeline, et sa moue voulait dire : « C'est bien heureux que j'ai mis un pantalon ! » Elle posa le pied hardiment sur le premier barreau de l'échelle, flattée de faire valoir une cheville finement attachée, que moulait le cheveau de la bottine. Quand elle eut touché le fond du wary, elle

tituba et toute ballante elle se cogna aux uns et aux autres, rattrapée, redressée, maintenue en équilibre par des mains masculines qui lui pétrissaient la chair sentie sous la robe, ce qui lui causa un léger frémissement d'émotion. Après ce carambolage inéluctable elle finit par s'asseoir au fond de l'embarcation.

La séparation du wary des flancs du vapeur a toujours quelque chose d'émouvant. Il y a des heurts, des soubresauts, des emardées, qui font qu'on se demande si on ne chavirera pas. Heureusement, entre le mouillage et la terre, la distance n'est pas longue. Le temps de dire un pater et un ave, et on accoste. Un drôle d'accostage, entre parenthèses. Les Phéniciens, ces premiers navigateurs, ne devaient pas aborder autrement. Le wary, dans un mouvement de propulsion, est lancé au rivage, où des terriens de bonne volonté le tirent à moitié. Vite ! Qu'on se dépêche ! La lame est là, qui accourt, renflée, en dos d'âne, et tant pis pour les retardataires ! Ils recevront les éclaboussures de la lame qui, rencontrant l'arrière de l'embarcation, jaillira en un bouquet de feu d'artifice.

Adeline aurait bien voulu suivre le mouvement général, mais n'ayant pas le pied marin, elle vacillait sur les planches glissantes du wary. Avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, deux bras vigoureux l'empoignaient sous les aisselles et la déposaient sur les galets domaniaux. Elle y demeura toute étourdie avec dans les oreilles un je ne sais quoi : le cliquetis de grosses chaînes remuées ; C'était le bruissement des lames qui raclaient les cailloux du plain, et les trimbalaient comme dans un panier à salade.

XV

Ce fut un enchantement pour les époux X... que les premiers jours passés à Langlade. Comme dans cette contrée il n'y a pas d'hôtel à voyageurs, ils étaient allés se loger dans une ferme où on prenait des pensionnaires. Pas de luxe, bien entendu ; le confortable réduit au minimum. Mais à quoi leur auraient servi les tapis d'Aubusson, les portières richement drapées, les lampadaires en stuc, et tous ces vains ornements qui n'ont qu'un but : grossir la note à payer ? Pourvu qu'ils trouvassent les choses nécessaires à la vie, leur ambition n'allait pas au-delà.

La chambre qu'ils occupaient était d'une simplicité monacale : quelques chaises, une table de nuit et un lit, mais dans ce lit, bienfait inappréciable, une bonne couette de plumes, du fin duvet de moyac, de calculot et de bacayère. On enfonçait là-dedans comme dans de la ouate, et ça valait tous les sommiers élastiques dont les ressorts geignards font le désespoir des voisins, surtout quand ils sont célibataires.

Ils se levaient de bonne heure, car comment paresser au lit, quand la radieuse clarté du soleil vous enveloppe d'un bain de gaieté. Ils faisaient un bout de toilette, et presque toujours une discussion s'élevait entre les époux à propos de la question-corset.

– Bête ! disait Albert à sa femme, pourquoi t'emprisonnes-tu la taille dans cet appareil de torture ? La poitrine libre dans Langlade libre, voilà ma devise, si j'étais de ton sexe.

Mais Adeline répondait que c'était une habitude prise chez elle depuis l'enfance ; qu'il lui semblerait qu'elle marcherait nue, si elle ne mettait pas de corset « Après tout disait-elle, je n'ai pas tant d'estomac que ça à emballer. »

Et comme conclusion : « Et puis je ne me serre pas ! » Prétention commune à toutes ses compatriotes !

Albert cédait, convaincu une fois de plus que les bons arguments ne valent rien auprès des femmes, quand ils sont en opposition avec leurs goûts. La dispute finissait par un long baiser qui se prolongeait jusqu'au malencontreux corset, où il y avait deux petits fripons de témoins aux premières loges, pour assister à la réconciliation.

A proximité de la ferme, s'étendait la dune que l'Océan baignait des deux côtés. Elle s'amincissait en une plage longue, longue, avec un sable jaune, fin, fin, pas mou du tout. Dès qu'Adeline y posait le pied, elle avait une envie folle, à laquelle d'ailleurs elle ne résistait pas, d'ôter

ses bottines, ses bas, et de courir, les jambes nues. Elle courait, toute rose, très amusée, disait que ce sable lui causait des chatouilles.

Et à chaque instant, c'étaient des cris de joie au sujet de trouvailles échouées sur le bord du plain : des coquilles évidées, des algues marines découpées en lanières, des épaves amincies et élimées par le flot, objets sans valeur, aurait dit un vérificateur des douanes, mais très intéressants pour Adeline.

Ce qui la dégoûtait, par exemple, c'était la rencontre de méduses énormes, affalées dans le sable, vrais paquets de gélatine où miroitaient toutes les couleurs de l'iris, signe qu'elles respiraient encore. Il aurait fallu une lame charitable pour les remettre à flot, leur donner une friction dans les cheveux emmêlés de sable et de cailloux, mais le shampooing de la mer se faisait attendre. Et les pauvres méduses gisaient là, écarbouillées, traitées de « pourries consommées » par Adeline qui avait hérité de sa mère la propreté.

Au milieu de la dune s'élevaient deux monticules de sable plus communément appelés dans le pays « buttereaux ». Qui donc aussi les avait baptisés les Tétons de Madame Dibarbourg ? Ça se perdait dans la nuit du passé. Personne – au temps d'Adeline et d'Albert – n'aurait pu affirmer qu'ils correspondaient à ceux de la vénérable dame qui leur avait donné son nom. Vus de loin, ils étaient décoratifs, encore que celui de gauche, effrité par les frimas, eut perdu depuis bien des années la pointe de son fer de lance. Le buttereau droit, en revanche, affectait une forme ovoïde des plus remarquables, si illusionnante qu'un Jésuite Canadien, le Père H., passant par là avec un Jésuite Français, le Père F., avait tendu un mouchoir à celui-ci pour qu'il s'en couvrît les yeux. Eprouver des tentations à la vue des Tétons de Madame Dibarbourg, c'est un comble, mais de quoi ne s'alarme pas la conscience d'un Père Jésuite Canadien ?

Adeline, elle, regardait ces renflements de sable, sans baisser les yeux. Ils ne lui faisaient pas honte. Elle savait, la maligne ! que ces bosses, aspérités, monts promontoires, appelez ça comme vous voudrez, ne s'apprécient ni au poids ni à la circonférence ; sans cela, n'est-ce pas, Molière, les nourrices obtiendraient le premier prix ?

L'ascension d'un de ces buttereaux paraissait, du premier abord, assez difficile. Cette coulée de sable qui s'amincissait vers le cône était tellement lisse, tellement immaculée, qu'on aurait pu la croire inviolable aux pas humains. Cette fantasmagorie s'évanouissait, dès que l'assaut était tenté. Sous la pression du corps un éboulement se produisait, par suite un point d'appui, et d'éboulements en éboulements, on arrivait à gagner le faîte.

Adeline ne pouvait jamais monter jusqu'au haut. A mi-côte, elle se laissait choir, sans souffle, les jambes cassées. Elle se tassait dans le sable jusqu'à la naissance du buste et dans ce four improvisé elle ne bougeait pas plus qu'un terme.

A son mari qui s'attachait à ses yeux, à ses lèvres, comme pour l'interroger, elle répondait : « Je suis bien, j'ai chaud, je voudrais rester comme cela jusqu'à la fin de mes jours sans vieillir ; »

Quand la chaleur devenue par trop insupportable les chassait de leur observatoire, ils dégringolaient avec, derrière eux, des éboulées de sable qui bruissait comme de la soie déployée. Ah ! la descente n'était pas longue. Ils arrivaient en bas du versant, ruisselants de poudre d'or, mais la dune n'en était pas à quelques parcelles près ; on pouvait la voler impunément.

XVI

Le bain de mer marquait l'apogée de ces après-midi ensoleillés. Adeline aimait le bain froid non pas pour le plaisir que lui causait la fraîcheur de l'eau que par le désir de tenir ses chairs en belle forme. Elle avait choisi pour se déshabiller une vieille carcasse de navire où elle trouvait à peu près la sûreté discrète d'une cabine. Imaginez un vaisseau de haut bord, enlisé dans le sable, crénelé comme une forteresse, d'où on pouvait tout voir extérieurement sans être vu. C'était large, spacieux et commode. Des ravageurs avaient, il est vrai, allégé la carcasse de toute la ferraille bonne à prendre, mais leurs doigts s'étaient usés vainement sur les pitons trop bien enfoncés. Ces pitons, Adeline s'en

servait en guise de porte-manteaux. Il y avait aussi des solives transversales, solidement charpentées, qui avaient résisté à la dent du Temps, et ces poutres étaient d'excellents sièges, quoique un peu durs.

Pourquoi Adeline se serait-elle montrée exigeante ? Elle ne payait pas de location. Le meilleur navire naufragé ne peut offrir que ce qu'il a. « Je le prends disait Adeline, tel qu'il se poursuit et comporte. »

Pendant qu'elle était en train de se dévêtir, Albert faisait le guet. Il avait pour mission de signaler l'approche – assez invraisemblable, d'ailleurs – de quelque promeneur ou touriste, mission facile, car l'œil pouvait scruter l'horizon très loin, la plage déployant une étendue kilométrique, vierge d'obstacles.

Le moment psychologique pour Adeline était celui où elle devait s'insérer dans son costume de bain, Albert, toujours en vedette, avait beau lui répéter qu'il ne voyait personne. Elle se mourait de peur ! Enfin la chemise glissait, s'éployait en rond sur le sable, et Adeline la repoussant du pied s'infiltrait dans son costume. L'espace d'un éclair ! A peine la vieille carcasse avait-elle le temps d'entrevoir des blancheurs incomparables, des rondeurs exquises. Le taffetas festonné se refermait sur tout cela. Une fois en règle avec les exigences de la civilisation, Adeline gambadait, légère, criant à Albert :

– J'y suis ! petit homme, à ton tour de te déshabiller.

Albert n'y apportait pas tant de façons. Il accrochait son chapeau à un piton, jetait ses vêtements d'un bord ou de l'autre, posait un galet sur sa chemise pour qu'elle ne s'envolât pas, et son costume mis, prenant sa femme par la main, il la conduisait au flot.

Elle n'était pas toujours endurente, la mer ! Les jours de barouf, elle se hérissait de lames en volute qui s'écrasaient sur le rivage en flocons neigeux. Albert, pour faire la nique à cette gueularde, se plantait debout devant elle, croisait les bras en signe de défi, mais d'une claque la mer l'envoyait rouler et lui passait sur le corps.

Adeline, moins hardie, n'osait pas affronter la furia de la vague déferlante. Vainement son mari l'encourageait par des exhortations comme celle-ci : « Vas-y donc ! si tu savais comme c'est bon d'être douché ! Ça fouette le sang ! On ne sent plus le froid. » Elle s'entêtait, alléguant pour motif qu'elle ne voulait pas se mouiller les cheveux. En réalité, la claque lui faisait peur. Sans doute elle aurait pu se retourner, la recevoir d'une autre façon qu'Albert, mais cette lame qui accourait, crinière au vent, bavant l'écume, l'horripilait comme la brutalité d'un viol.

Alors elle attendait que la lame passât, et dans l'écume blanchâtre vomie par la vague en se retirant, elle s'avancait jusqu'à mi-jambes, secouée de petits frissons, qui lui faisaient remonter le sang au cœur. Brusquement elle s'immergeait. Albert venait la chercher, et tous deux se jetaient à corps perdu dans cette houle mouvante qui les menaçait, les balançait, et qu'ils dominaient de leur force, car, ai-je besoin de le dire ? l'art de la natation n'avait plus de secrets ni pour elle, ni pour lui.

Un jour qu'ils s'adonnaient à leur plaisir favori, ils eurent une surprise qui, après leur avoir fait peur, les fit beaucoup rire. Au moment où Adeline se retirait de l'eau, elle vit à une trentaine de pas un photographe, la tête recouverte d'une lustrine, qui braquait son objectif dans leur direction. Par où était-il venu ? De la terre ou des cieux ? Adeline jeta un cri de colombe effarouchée, et Albert, étant sorti de l'eau, alla droit à l'inconnu qui toujours encapuchonné derrière son instrument, opérait avec la tranquillité du devoir accompli. Il se mit à rire en reconnaissant un de ses amis, photographe – amateur à ses moments perdus, qui, emporté par l'amour de son art, avait trouvé l'occasion excellente de photographier la carcasse du navire naufragé avec des baigneurs pour animer le tableau.

Le photographe et lui se serrèrent la main, et Albert pour bien montrer qu'il ne lui gardait pas rancune de son arrivée impromptue voulut à toutes forces lui présenter sa jeune femme. Adeline d'abord se fit prier, s'excusant de son maillot qui dessinait ses formes ; mais comme elle n'était pas bégueule, elle se décida à venir. Après tout, elle n'était pas si indécente que ça ! Le costume montait haut, fermait bien. A peine distinguait-on sous l'étoffe mouillée qui plaquait, des seins petits mais très rigides.

XVII

La présence du jeune ménage sur Langlade n'avait pas été sans éveiller la curiosité publique. Langlade est moins et plus qu'un hameau. C'est, comment dirais-je ? un territoire où sont disséminées quelques fermes. Dans ces fermes, il y a, outre le personnel dirigeant, des gens de service, et la valetaille causait de cette jeune femme qui courait sur la plage pieds nus « comme une singesse », alors qu'elle avait des bottines, qui grimpait dans les buttereaux, au risque d'avaler de la poussière jaune, de s'en emplir les yeux, les oreilles et les narines, et enfin qui prenait des bains de mer, quand rien n'indiquait sur elle qu'elle eut une maladie de peau à guérir. On se perdait en conjectures sur cette manière de vivre incohérente.

Les langues marchèrent bien mieux encore, après qu'Adeline eut commis l'imprudence de donner quelques pièces de linge à laver. A la fontaine où se réunissaient les trois ou quatre lavandières de l'endroit, on se montrait avec des gestes scandalisés des mouchoirs pas plus grands que la main, des pantalons de linon aux noeuds floches et des chemises par trop échancrées qui semblaient devoir couler à terre, dès qu'elles étaient sur le corps. De ces chemises sans manches, avec des points à jour sur le « poitrail », on se gaussa jusqu'à Miquelon, et, comme tout s'exagère en chemin, les Miquelonnaises parlaient en pinçant les lèvres, de la dame de Langlade qui portait des chemises si fines, si fines qu'on aurait pu les faire passer à travers une bague. Les dessous d'Adeline étaient bien près de la faire traiter de « Parisienne », ce qui en langage miquelonnais signifie « gourgandine ».

Adeline cependant ne tenait pas à se singulariser. Elle parlait avec douceur au petit vacher, elle demandait le temps probable aux conducteurs de bœufs, elle faisait de menus cadeaux à la gardeuse d'oies. Que pouvait-on exiger de plus ? Qu'elle montât à cheval, sans selle, comme les filles de Langlade, mais elle n'avait pas une fourchette se prêtant à ce genre d'exercice.

Elle prouvait encore sa bonne volonté en s'occupant des choses de la ferme. Une fois elle voulut traire une vache. Elle se tapit sous le ventre de la génisse qui, les pis gonflés, se prêtait avec bonne grâce au soulagement de ses mamelles. De sa blanche main Adeline empoigna les pendeloques grasses, les serra avec force, s'y suspendit même, et tirant sur une tétine voulut lui faire pisser le lait dans la jatte placée en dessous. Elle ne put y parvenir. Et comme elle se dépitait, Albert qui était là lui dit en riant :

– Ma chérie, tout s'apprend dans la vie. Il faut apprendre pour être gardien de phare ! Apprendre pour jouer de l'accordéon ! Apprendre pour repasser des chemises d'homme ! Apprendre pour emballer des objets fragiles dans une caisse !

Il ajouta méchamment :

– Il n'y a que deux choses que les femmes savent naturellement : mentir et tromper.

Adeline se fâcha tout rouge :

– Taisez-vous, Monsieur. Quelle abomination ! C'est encore à votre cercle qu'on vous a appris ces vilénies ?

Adeline ne pouvait souffrir le cercle Saint-Pierrais, depuis le jour où, passant rue Nielly, elle avait entendu quelqu'un tousser en haut du balcon. Elle prétendait que « c'était pour se moquer ... »

XVII

Un matin, Adeline était en train de se peigner, (avons-nous dit qu'elle était blonde ? Non, eh bien ! vous le saurez), quand un grand vacarme se fit entendre du côté des communs ; des voix confuses s'étranglaient en rires, coupés d'interjections ; des portes battaient, se refermaient ; tout indiquait un personnel en révolution. Elle jeta un châle sur ses épaules nues pour que les rustres d'en bas ne pussent apercevoir sa chair dorée de patricienne, et, passant la tête par la fenêtre :

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle à une gamine.

– Oh ! Madame, répondit la péronnelle, si vous saviez ! si vous saviez !

– Eh bien, quoi ?

Adeline passa un peignoir en nansouk, garni de volants brodés formant jabot, et descendit.

Dans l'écurie, où piaillaient des poules fortement effarouchées, attroupelement de commères. Toutes se penchaient au-dessus de quelque chose, se renversaient la tête en s'écriant « Est-ce Dieu possible ! » et regardaient encore. Adeline ne pouvait deviner l'objet de leur attention.

La fermière vint à sa rencontre et lui exposa que toute une couvée d'œufs avait raté ; que les poussins étaient morts dans leurs coquilles, à l'exception d'un seul qui était un vrai phénomène. Il avait une tête d'oiseau, un bec en lame de couteau et des pattes palmées.

Etait-ce assez extraordinaire ?

On fit place à Adeline qui put admirer le monstre.

On devisa sur ce cas bizarre, et on se rappela qu'un moi environ auparavant un oiseau de mer, chassé par la tempête s'était réfugié dans le poulailler et y avait passé la nuit. Il était reparti le lendemain matin, les plumes sèches, et complètement ragaillard. Apparemment c'était lui, l'auteur du scandale.

Adeline se promit d'examiner quelle était la poule qui s'en était laissée conter.

Ses soupçons se portèrent sur une poulette mi-partie blanche, mi-partie cendrée, dont la confusion était extrême. Elle la dénonça à l'indignation des gens de la ferme et leur fit remarquer – ce qu'ils constatèrent – la colère du coq. Il tournait autour de la poule, raide sur ses ergots, la crête apoplectique et criblait la pauvre, qui baissait la tête, de coups de bec terribles. A coup sûr c'était elle qui avait eu des complaisances coupables pour l'hôte de passage.

La sagacité d'Adeline dans la circonstance fut portée aux nues. Il n'y avait que ces dames de la Ville pour avoir une jugeote pareille ! Un autre succès vint encore ajouter à la gloire de son discernement. Elle désigna à la vindicte des mêmes commères une poule qui chantait cocorico comme un coq. « Quand une poule usurpe la voix du coq, avait déclaré sentencieusement Adeline, c'est le signal d'un prochain malheur. » Chacun s'était regardé en souhaitant que le malheur prédit tombât sur la tête du voisin et non sur la sienne propre.

C'est ainsi qu'Adeline, auprès des gens de la ferme, croissait en grâce et en sagesse.

XVIII

Les soirées étaient longues à passer. Quelles causeries peut-on avoir à Langlade qui n'est relié au reste du monde que par les prospectus reçus franco du Bon Marché et de la Samaritaine ? Il n'y a qu'un seul sujet de conversation, toujours le même : Les Revenants ; sur ce chapitre les Langladiers sont inépuisables.

Dans la grande salle de la ferme où on se réunissait le soir, Albert et Adeline prêtaient une oreille attentive aux histoires d'apparitions surnaturelles qu'on débitait devant eux d'un air très convaincu. Un Langladier, qui avait pour profession de conduire un chariot attelé de bœufs, homme entre deux âges, à la mine fière de capitaine Espagnol, racontait que « pas plus tard qu'avant-hier soir, il avait vu des feux follets danser sur la dune. Il avait été si effrayé qu'il avait piqué ses bœufs jusqu'au sang en poussant des vocables extraordinaires pour les exciter mais les bêtes n'avaient pas voulu avancer. »

Albert se mêla à la conversation.

– Pourquoi aviez-vous si peur ? Demandait-t-il. Ces flammes ne brûlent pas !

– Elles ne brûlent pas, interrompit le Langladier, des flammes qui viennent de l'enfer !

– Non mon ami, elles brillent mais elles ne brûlent pas, absolument comme ces raies lumineuses que vous voyez sur un mur contre lequel vous avez craqué une allumette. Vous touchez du

doigt ces raies phosphoriques, elles sont sans chaleur. Les feux follets ne sont pas autre chose que des phosphorescences qui n'ont aucune action ignifère. Avez-vous entendu parler du général Marbot ?

– Non, répliqua le Langladier, je ne connais que le général Bourbaki, parce qu'il est né aux environs de Bayonne, comme moi.

– Eh bien ! continua Albert, le général Marbot raconte dans ses mémoires que, pendant la retraite de Russie, alors que son corps d'armée était campé près du Niémen, il vit des feux s'allumer à peu de distance des siens. Il crut d'abord que c'était les feux du campement ennemi. Il voulut s'en rassurer par lui-même et monta à cheval. Il se rendit compte qu'il avait à faire à des feux follets. Il lança son cheval au-milieu de la fournaise, et son cheval, rapporte-t-il, n'eut pas un poil de roussi.

– Peut-être bien que ces feux follets n'étaient pas les mêmes qu'à Langlade ?

– Absolument les mêmes, et la preuve, c'est qu'il y a des herbes sèches sur la dune, des brindilles de jonc, jaunies par le soleil, inflammables comme l'amadou. Y a-t-il jamais eu un incendie allumé par les feux follets ?

– Non, reprit le Langladier un peu ébranlé, mais si les yeux voient mal, les oreilles entendent mal aussi alors ? Si je vous disais que bien des fois, au-milieu de la dune, j'ai entendu un bruit de musique venu on ne sait d'où, une musique suave qui m'arrivait d'en haut avec des sons affaiblis mais très clairs. On aurait dit cent triangles d'airain maniés par les Saint anges du Paradis. Ah ! que c'était beau ! Ça tintait si doux que j'étais plongé dans le ravissement et que j'entonnai comme à la Messe un Gloria in excelsis Deo, au milieu des herbes.

Albert se prit à sourire.

– Je ne nie pas que vous ayez entendu un concert donné par la phalange céleste. C'est un plaisir que je vous envie et auquel je m'abonnerais bien volontiers moyennant douze francs par an. Mais ce phénomène, si phénomène il y a, est très explicable. Aujourd'hui, par téléphone, l'oreille perçoit des concerts, des orchestres, qui ont lieu à des distances considérables ; Qui nous dit que cette musique aérienne que vous avez entendue, ces symphonies séraphiques qui vous ont jeté dans le ravissement ne provenait pas d'un orchestre Hongrois jouant à l'exposition de Chicago ? Pour peu qu'il y ait de l'électricité dans l'air, les sons voyagent, portés sur l'aile du vent. Il se passe là un phénomène analogue à celui du mirage. Si les couleurs, les paysages peuvent se transporter, pourquoi en serait-il autrement des sons ? L'isthme de Langlade resserré entre les massifs montagneux de la Grande et de la Petite Miquelon, présente une surface plane où viennent converger tous les bruits. En Afrique, des voyageurs ont rapporté qu'ils avaient, dans les plaines sablonneuses du Sahara, entendu le bruit du tambour, et ce roulement prolongé de la caisse battant la charge effrayait si fort les Arabes, qu'ils tombaient à genoux en s'écriant : « Allah ! Allah ! que Dieu nous protège ! La mort est sur nous ! »

– Tout ce que vous voudrez, Monsieur, reprit le Langladier, vous avez explication à tout, mais soyez sûr qu'il y a des âmes en peine qui errent dans la dune, en quête d'un service à demander aux humains. Ont-elles besoin d'une messe, ces âmes tourmentées ? Réclament-elles un linceul pour le corps enfoui à même la terre ? Sont-elles momentanément exclues du séjour des bienheureux parce qu'à l'endroit où les restes périssables ont été inhumés, l'eau bénite n'est pas tombée en rosée rédemptrice ? Je ne saurais vous dire, mais ce que je puis affirmer, c'est que pendant longtemps, sur la dune, à la tombée de la nuit, on a vu un homme tout nu courir sur la grève. Il avait la peau blanche et cette blancheur de cadavre étincelait dans les ténèbres. Il galopait comme un cheval, et faisait le bruit, en courant, d'un taureau en rut. On ne le voit plus voilà pas mal de temps. Oui, il a disparu, depuis le jour où une main charitable a déposé sur les piquets du cimetière attenant à la chapelle Sainte Philomène un drap de lin, tissé dans un village de Normandie. Il aura pu sans doute couvrir sa nudité.

– Et entrer dans le Purgatoire où une mise décente est de rigueur, ajouta Albert en ricanant.

Mais Adeline se fâcha.

– Albert, dit-elle, ne te moque pas. Tôt ou tard le ciel punit les impies. Cet homme a raison. Pourquoi ne veux-tu pas qu'il y ait des morts qui, par delà la tombe, veuillent faire connaître à nous ce qui leur manque ? Quels moyens auraient-ils de manifester leur volonté, si leur âme, dégagée de son

enveloppe charnelle, n'avait le pouvoir d'errer sur la terre et d'indiquer par des signes tangibles ce qu'elle attend de notre condescendance ? Ma mère m'a raconté bien des fois que pendant son sommeil une de nos parentes, morte en France, lui avait apparu, les mains gonflées par un lien quelconque. « Ah que je souffre ! semblait-elle dire, qui me déliera les mains ! » Ma mère écrivit en France à la famille. On procéda à l'exhumation, et on constata que notre parente avait, en effet, les mains retenues par la cordelière de sa robe de nuit. On détacha le cordon, et depuis ce temps, jamais l'apparition n'est venue troubler le sommeil de ma mère. La pauvre morte avait obtenu satisfaction.

Tout le monde avait écouté dans un religieux silence le récit d'Adeline. En ce moment trois coups pressés, saccadés furent frappés à la porte de la ferme. Personne n'osait bouger. Les chiens, couchés sous la table, haletaient en proie à un mauvais rêve. La porte s'ouvrit d'elle-même. Un homme apparut. Il était inconnu. Il se contenta de dire : « C'est pour demain le grand mystère ! ... » Et il sortit, sans que nul ne songeât à le retenir, tant l'ahurissement était général.

XIX

Occupons-nous maintenant de Léona Z.

Après sa visite au Parquet, elle rentra chez elle, les sourcils froncés, en proie à une exaltation indescriptible.

– « Il n'y a plus d'hésitation à avoir, se dit-elle. Ce magistrat m'a mise au pied du mur. Il me narguait. Il avait l'air de se demander si j'étais une femmelette qui voulait lui en faire accroire. Il verra de quel bois je me chauffe ... Je lui montrerai si les Saint-Pierraises ont froid aux yeux, quand elles ont juré de se venger. »

Léona attendit le soir avec impatience. Vers neuf heures elle s'enveloppa la tête avec un de ces fichus de laine noire qu'on appelle « cache-misère » et sortit de chez elle.

Où portait-elle ses pas ?

Elle ne fut pas longue à trouver la maison qu'elle cherchait. Elle heurta l'huis. Une voix lui dit : « Entrez. » Elle entra.

La tireuse de cartes, (car c'en était une), avait bien la physionomie de l'emploi. Ses yeux s'irradiaient de je ne sais quelles lueurs verdâtres, d'où s'échappaient des effluves magnétiques qui provoquaient aux confidences. Il était clair qu'avec ses yeux ronds, à la pupille extraordinairement dilatée, comme ceux d'une chatte, elle voyait à travers l'espace. A force de se tenir assise, le buste incliné sur les cartes, elle avait de l'obésité, et, quoiqu'elle n'eût que quarante ans, la poitrine se confondait avec le ventre. A raison de son embonpoint, elle n'eut pu chevaucher à califourchon sur un balai, mais quoique cela, ses talents comme sorcière n'étaient pas contestés. D'ailleurs, ses consultations étaient dans les prix doux. Elle s'adonnait aux pratiques de l'occultisme moins par cupidité que par amour de l'art.

Quand Léona entra, elle était en train, avec une aiguille à tricoter, de farfouiller dans du marc de café, qu'elle éparpillait sur une soucoupe, de manière à tirer des horoscopes, d'après les bavures déposées par l'amas de poudre humide.

Elle était si fort absorbée dans cet examen qu'à peine fit-elle attention à la nouvelle arrivée ; Sans plus se soucier d'elle, elle livrait tout haut le secret de ses investigations :

- Hoch ! Hoch Hoch ! monologuait-elle, lignes embrouillées, cacafouillis, des querelles, des tourments ; Hoch ! Hoch ! Hoch ! un trèfle renversé, du guibus. Mais l'argent ne fait pas le bonheur. Hoch ! Hoch ! Hoch ! Mauvais tabac ! des paraphes, des filigranes, l'huissier, l'homme de loi, toute la rogne, et puis des virgules : la maladie, les litanies, le drap mortuaire, hotch ! Hotch !...

Comme le soliloque n'en finissait pas, Léona impatientée hasarda timidement un « C'est moi, Madame ? »

– Tiens ! C’est vous, mon enfant, dit la devineresse en levant les yeux. Vous venez encore pour votre avenir ? C’est-y les cartes que vous voulez que je vous fasse ? ou le blanc d’œuf ? ou le marc de café ?

Léona répliqua farouche :

– Ni les cartes ! Ni les le blanc d’œuf ! Ni le marc de café ! Vos cartes, d’ailleurs, ont la berlue. L’autre jour un de mes cousins, qui est imberbe, est venu vous trouver, déguisé en fille. Vous lui avez prédit un beau mariage, une grossesse heureuse et un garçon pour son premier-né. Non, je veux quelque chose de plus sérieux. Pourriez-vous parfaire avec moi la grande œuvre de l’envoûtement ?

La cartomancienne la dévisagea, comme si elle voulait peser en elle toute la somme de volonté dont elle était capable, puis satisfaite de l’examen, elle reprit :

– Oh ! oh ! ma petite, comme vous y allez. Bien d’autres avant vous m’ont demandé à les initier aux pratiques cabalistiques. Toutes ont cané plus ou moins, quand il a fallu venir à l’exécution. Vous paraissez cependant un sujet exceptionnellement doué. Vous avez des sourcils très-épais qui se rejoignent. La même fourrure doit exister sous les bras, ce qui indique une riche nature. Nous pouvons tenter l’expérience si vous me promettez de ne pas faiblir au moment décisif.

– Je vous jure par ce que j’ai de plus sacré au monde, répondit Léona, que je ne faillirai pas. Du moment que ma vengeance est au bout, il n’y a pire chose que je ne fasse ! Je suis déterminée à tout !

S’approchant d’elle alors, la matrone lui glissa ces mots :

– Trouvez-vous demain soir, à neuf heures, dans le petit sentier qui longe le cimetière, au-dessus de l’étang Boulo. Nous irons ensemble ...

Et comme Léona mettait la main sur la clenche de la porte, la nécromancienne la rappela pour lui dire :

– Munissez-vous d’un flacon d’eau de mélisse. On ne saurait prendre trop de précautions, dans le cas où vous viendriez à tomber en faiblesse. Allons, au revoir, et ne soyez pas si fiévreuse que cela.

Léona fit signe que c’était entendu et partit. En regagnant la demeure de ses parents, elle se demandait si elle ne devait pas impliquer le Procureur dans les terribles effets de ses maléfices.

– Ah, bah ! se dit-elle. Faisons-lui grâce. Il n’est déjà pas si beau ! ...

XX

Neuf heures ! ... De la hauteur où il domine la ville, le petit cimetière Saint-Pierrais avec son fouillis de croix, les unes noires, les autres blanches, s’endormait dans la paix chaude d’un soir de juillet. Il y avait eu trois enterrements dans la journée, et malgré le récitatif du prêtre, psalmodié sur les fosses : « *Qui cerdidit in me non morietur in aeternum* », on pouvait se demander si la diffusion de l’être humain dans la nature n’était pas un démenti à l’assurance donnée par l’Eglise. Tout, ce soir-là, conspirait à suggérer l’idée du néant ; la mer était comme figée ; au ciel, les nuages immobiles obscurcissaient le flambeau lumineux de Phœbé, et sous le suaire, les morts étendus, les mains croisées, semblaient, dans leur attitude méditative, résoudre le grand problème posé aux vivants !

Mourir ! Dormir Dormir ! qui sait ? Rêver peut-être ?

Quand, à l’heure dite, Léona arriva au lieu convenu, elle ne vit personne. Comme elle s’en inquiétait, deux piquets de la clôture furent soulevés et livrèrent passage à la femme qui lui avait donné rendez-vous. Celle-ci portait dans un mouchoir noué par les bouts, trois primevères, trois pensées doubles à tête de mort, et trois calcéolaires vulgairement appelées pantoufles. Sacrilège ! car ces fleurs avaient été dérobées sur des tombes, où, entretenues avec soin par des mains pieuses, elles représentaient le culte du souvenir.

Léona ne lui demanda pas quel usage elle voulait faire de ces fleurs. Elle dit simplement :
« Par où prenez-vous ? »

– Par ici, Mademoiselle.

Toutes deux descendirent du côté de l'étang Boulo, en contournèrent la partie Sud, coupèrent à travers brousses et se trouvèrent sur le chemin de l'Anse à Ravenel.

Arrivés à un bâtiment jaune, la ferme J., elles quittèrent le chemin frayé pour s'engager à travers des espaces de terrains non défrichés. Elles côtoyèrent pendant dix minutes environ la palissade de la ferme, puis cette palissade finissant brusquement, elles continuèrent à marcher jusqu'à un vaste étang longitudinal qui semblait leur barrer la route.

Combien triste était cet étang ! Pas une ride n'en effleurait la surface ! Une eau morte qui indiquait un fond vaseux ! Au milieu quelques nénuphars d'un jaune sulfureux paraissaient être bien plutôt le produit d'une combinaison chimique qu'une floraison naturelle. Sur le bord, de maigres fougères végétaient anémiées dans le cailloutis du sol.

Léona s'arrêta, la gorge serrée. Elle sentait que dans ce décor lamentable allait s'accomplir la scène de l'envoûtement avec des rites défendus par l'Eglise et réprouvés par la morale. Mais quoi ! Le sort en était jeté ! Elle ne pouvait plus reculer à présent ...

Sa compagne, la pythonisse, (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais), avait dépassé Léona de plusieurs pas. Elle piétinait le long de l'étang, ayant l'air de chercher un emplacement qu'elle ne retrouvait pas.

Enfin, elle appela Léona. Elle avait reconnu l'endroit. Toutes deux s'arrêtèrent devant un grand bloc de pierre qui affectait la forme de ces dolmens qu'on trouve en Bretagne. Cette pierre lisse, lustrée pour ainsi dire par la patine du temps, se dressait isolée au milieu de la lande, à un mètre et demi de l'étang.

La lune, jusque là voilée, s'exhiba tout à coup dans un déchirement de nuages. Les eaux du lac en reçurent une éclaboussure lumineuse, et sur les parois miroitantes de la pierre les rayons de la lampe astrale se jouèrent avec la diversité dansante d'ombres chinoises.

C'était réellement une scène d'un fantastique très réussi, et les deux femmes, se mouvant dans la pénombre avaient une allure tout à fait spectrale.

Pendant que Léona déroulait de sa tête le fichu de laine noire dont elle s'était affublée, moins pour se couvrir que pour protéger son incognito, la pythonisse, après avoir dispersé sur l'entablement du dolmen les fleurs coupées du cimetière, était allée jusqu'à l'étant puiser de l'eau dans le creux de sa main. Elle en aspergea les fleurs sans tiges, dont les couleurs furent ranimées sous cette rosée bienfaisante.

Durant ces préliminaires, Léona n'avait pas bougé. Elle semblait interdite. Sa compagne crut voir chez elle un soupçon d'incertitude et la gourmanda en ces termes :

– Etes-vous toujours décidée ? Vous sentez-vous assez de cœur au ventre pour évoquer, conjurer, faire un sort ?

– Oui, répondit Léona, il le faut ...

– Eh bien ! alors, ne tremblez pas. Placez-vous droite devant cette pierre. Fixez attentivement la paroi qui vous fait face. A mesure que je toucherai une des parties de votre corps, de votre visage, de votre personne enfin, vous verrez passer sur la surface unie de la pierre, comme réfléchies dans un miroir, les images fugitives de ceux à qui vous en voulez. Dans quel état ! C'est affaire entre vous et votre conscience. Un cri de votre bouche, et le pacte sera rompu.

– Je ne crierai pas, je ne défailirai pas, murmura Léona.

– C'est bien ! allons, préparez-vous.

Léona se posa juste en face de la pierre. Au courant de ce qu'il fallait faire, elle dénoua la torsade de ses cheveux bruns qui roulèrent en un flot désordonné sur ses épaules, et elle attendit ainsi, non moins immobile qu'une statue.

Sa compagne elle-même, dont les traits vulgaires dénotaient cependant une basse extraction, était en quelque sorte transfigurée par les apprêts du redoutable mystère. Ses yeux effroyablement dilatés dardaient un feu sombre. Elle allait, venait, mâchonnant entre ses dents des phrases inintelligibles.

Avant de commencer, elle se tourna vers le couchant, tomba à quatre pattes et miaula par trois fois ce cri singulier :

– Albert ! Albert ! Si je te tenais, et toi, Adeline maudite, par Belzébuth, *sicut sicut, dies irae, dies magna, solvet seclum in favilla.*

Elle ne comprenait rien aux paroles latines, mais un souffle endiablé les lui inspirait. Ce n'est pas la première fois que chez les adeptes de l'occultisme pareil fait se révèle.

L'invocation à l'esprit malin étant faite, elle s'approcha de Léona dont elle étreignit la chevelure comme on caresse une bête de prix. Ensuite, prononçant les formules incantatoires, elle toucha le front de la jeune fille, puis les oreilles, puis les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, et les joues. Léona suivait du regard sur la paroi de la pierre l'effet des intersignes mystérieux tracés par le doigt de la pythonisse sur ses parties faciales.

Il faut croire que les images déformées que lui renvoyait la pierre-miroir la poignaient bien fort, car elle avait les traits horriblement contractés.

– C'est bien ! Voilà pour la figure ! déclara l'opératrice, maintenant défaites-vous plus avant ...

Léona obéit. Elle défit le haut de sa robe, et, par l'entrebâillement du corsage, le pli du sein apparut dans la splendeur de son ellipse. Au moment où la Pythonisse posait le doigt sur la naissance de cette gorge virginale pour tracer l'intersigne démoniaque, les yeux de Léona se dirigèrent vers la pierre, Mais alors la jeune fille tressaillit d'horreur. Elle n'avait pas prévu un accident : la maternité d'Adeline et l'image atroce renvoyée par la pierre-miroir lui fit comprendre l'étendue de son crime. Elle s'abattit sur le sol, en pleurant un cri de bête blessée.

Léona avait perdu connaissance. La pythonisse s'empressait autour d'elle, monologuant et grommelant :

– Voilà bien de ces jeunes filles qui ne doutent de rien et qui n'ont pas plus de vigueur que les poules... Mademoiselle, dit-elle en secouant Léona, revenez à vous ? Vous ne m'entendez pas ? Où sont vos sels ? Ah ! ... J'aurai plutôt fait d'aller jusqu'à l'étang.

Elle la quitta un instant, s'accroupit au bord de l'eau et trempa son mouchoir. Elle revint vers l'évanouie à qui elle tamponnait les tempes de son linge imbibé.

Léona ouvrit les yeux. Elle semblait sortir d'un affreux cauchemar.

– Ah ! c'est vous, dit-elle à la femme, excusez-moi, mes nerfs m'ont trahie ? Jusqu'où êtes-vous allée, Madame ?

– Jusqu'au pli du sein, Mademoiselle pas davantage, Hein ? vous voyez ? vous qui étiez si sûre de vous ...

– Oh ! Madame, trêve de réflexions ! je suis brisée. D'ailleurs, ils seront défigurés tout de même.

– Oui, reprit la pythonisse, ils seront défigurés, mais le corps sera sauf, et cela par votre manque de sang-froid.

Léona debout rajustait son corsage, quand sa compagne, pâlisant sous la lune lui serra le bras avec force, et d'une voix glacée par la terreur.

– Mademoiselle, dit-elle, vous entendez ?

– Quoi ! qu'est-ce encore ?

– Auprès de nous quelqu'un qui rit ?

Plus mortes que vives, les deux femmes regardèrent autour d'elle. Personne !

Et cependant l'éclat de rire résonnait toujours. Il fusait vers les astres en notes cristallines. Méphistophélique.

Oh ! partons vite, supplia Léona, ce rire m'énerve à un point que je ne saurais dire. Il me semble que nous n'arriverons jamais en ville ...

Et, à grandes enjambées, à travers les ronces, buttant contre les cailloux, les deux femmes fuyaient, le dos arrondi, les jupes battantes ...

Derrière, les fleurs de cimetièrre, éparpillées sur la pierre sinistre, se fanaient, et l'étang, le triste étang, gardait sa surface plombée, comme s'il était à jamais maudit.

XXI

Le premier août était le terme fixé du séjour d'Albert et d'Adeline à Langlade. Ils projetèrent pour ce dernier jour une partie de pêche mirobolante dans la Belle-Rivière.

Ils avaient résolu de partir de grand matin, de pousser jusqu'aux Fourches, et d'épuiser dans cette seule journée tous les plaisirs de la pêche à la ligne. Ils reviendraient juste à l'heure pour s'embarquer à bord du Progrès, et quelle joie pour les parents, pour les amis, restés à Saint-Pierre, d'avoir droit au partage du panier rempli de truites. Et quelles truites, Messieurs. Des truites pêchées le matin même, cent fois meilleurs que celles pêchées par des mains mercenaires.

Autre considération qui les avait décidés à partir de bonne heure : ils s'étaient laissé raconter que la truite, poisson de chasse, ne mord bien que le matin, que dans l'après-midi, indifférente au patinage de l'appât, elle se tenait coi sous la pierre, toute entière au plaisir de la sieste ou de la digestion que par conséquent il fallait avoir égard à ses habitudes et ne la taquiner qu'aux heures où elle se sent des fringales ... Il y a comme cela des légendes qu'on répète pour les avoir entendues une fois.

Ils partirent donc avec la certitude d'autant plus grande de faire une bonne pêche qu'Albert avait dit confidentiellement à Adeline. « J'ai des tuyaux par un gendarme qui connaît admirablement « La Belle-Rivière. »

Oh ! alors, avait répondu la jeune femme, si tu as des tuyaux, ça va bien, parce que moi, vois-tu, quand ça ne mord pas, j'envoie tout à la balançoire. Je n'ai pas d'ambition comme toi.

Albert avait répliqué.

– Je suis ambitieux sans l'être. Seulement quand je m'occupe d'une chose, je veux lui faire rapporter tout ce qu'elle peut rapporter.

– Comme Napoléon, quoi ! avait ajouté Adeline en riant. Prends garde, mon cher, de trouver ton Saint-Hélène.

Tout en devisant de la sorte, ils étaient arrivés au premier platier où, à raison de ses sinuosités incessantes, la Belle Rivière oppose aux piétons un obstacle infranchissable. Il s'agissait de traverser le petit cours d'eau. Adeline, prévenue de ce contre-temps, s'était grée en conséquence. Elle ramassa ses jupes, les ramena en bouchon sur son postérieur, et, ainsi retroussée, abaissa le volant brodé de son pantalon pour combler l'espace vide entre son genou et les bottes en caoutchouc qui montaient jusqu'à mi-jambe.

Le petit cours d'eau, enflé par des pluies récentes, roulait sur un lit de cailloux de différents calibres. Le passage à gué se compliquait de trous assez profonds produits par l'interstice des pierres. Albert intervint.

– Tiens ! dit-il à sa femme, appuie-toi sur mon épaule. Tu choisiras la place où il faut mettre le pied.

Adeline répartit.

– Tu m'embêtes ! J'aime mieux aller seule. Avec cela que c'est difficile ...

Elle s'avança avec précaution, surprise que cette eau vorace qui lui coulait dans les jambes ne la mordit pas aux mollets, mais elle avait compté sans les pierres anguleuses du fond. Elle se tordit le pied sur un caillou pointu, trébucha et s'écria comme interdite :

– Cette fois, je crois que ça y est !

– Ça y est, quoi ? demanda Albert qui avait déjà passé sur l'autre rive.

– Eh bien, oui, ça y est ... De l'eau dans les bottes pardine !

Elle avait prononcé si drôlement ces mots « ça y est » que toute la plaine en était égayée. Les arbres s'esclaffaient de rire, et Albert s'en tenait les côtes, certains détails intimes lui revenant à la mémoire.

Une fois sur la berge opposée on répara le désastre. Adeline s'assit sur le talus et retira ses bottes en caoutchouc afin d'en expurger l'eau qui y était entrée. Ses bas étaient mouillés, mais Albert lui dit :

– Ça sèchera en marchant ; Remets tes bottes, et une autre fois ne sois pas si présomptueuse.

Le soleil s'annonçait irrésistible. On voyait son orbe rouge surgir peu à peu du sommet de la Tête-Pelée. La journée serait chaude, asphyxiante. Albert en fit la remarque à Adeline qui se contenta de répondre : « Que veux-tu ? mon ami, nous tâcherons de nous en garer le mieux possible. »

Ils s'acheminèrent vers le second platier. Quoiqu'on leur eut dit que le but à atteindre : « Les Fourches » était fort loin, qu'il fallait deux heures de marche pour y arriver, ils auraient été au bout du monde, tant ils se sentaient légers et dispos. Il leur semblait que dans la fraîcheur matinale ils respiraient de « l'air neuf. »

Le coude formé par le cours d'eau entre le second et le troisième platier fut traversé sans encombres. Adeline, instruite par l'expérience, n'avait pas refusé cette fois le bras d'Albert. Elle s'y cramponnait avec la sécurité que donne un point d'appui et choisissait, pour aventurer le pied, les cailloux que son mari lui assurait être « des pierres de tout repos ».

En côtoyant les méandres capricieux de la Belle-Rivière, ils admirèrent des sites boisés auxquels leurs yeux, qui n'avaient reflété jusqu'ici que les moisissures de la Montagne Saint-Pierraise, n'étaient pas habitués. Des arbres étaient là, mon Dieu ! oui, des arbres qui avaient tout ce qu'il faut pour être arbres, un tronc avec de l'écorce, des branches et du feuillage au bout : l'if-sapin, au dôme pyramidal, l'érable à la taille élancée, le bouleau à la verdoyante chevelure, et le sorbier aimé des oiseaux. De temps à autre, un merle passait, les plumes lustrées de noir, avec un dessous de gorge couleur Isabelle. Il paraissait énorme, plus gros que de nature, et jetait un cri bref et discord qui portait tellement sur les nerfs que Albert dit à Adeline.

– Ah ! le coquin ! Si j'avais un fusil ? comme je le descendrais ! ...

– Oui, mais tu n'en a pas, répondit Adeline, et c'est heureux, car le merle qui a un ut de poitrine si désagréable est le seul ténor de céans.

Au bout d'une heure de marche, ils arrivèrent à un gros rocher, qui resserrait tellement le boyau dans lequel coulait la Belle-Rivière que le passage semblait presque impossible. Adeline qui se sentait un peu lasse voulut se reposer.

– Si nous mangions ? dit Albert, j'ai l'estomac dans les talons.

– J’allais justement te le proposer, répondit Adeline, j’ai également une faim de loup ;

Albert déballa les provisions qui étaient dans son havresac. Une boîte de conserves fut ouverte mais au moment de poser la bouteille de vin sur le roc, il y eut un bruit sec, et le liquide empourpra le grès qui ne s’était jamais vu à pareille fête. La bouteille était cassée.

– Nous boirons de l’eau, voilà tout, s’écria Adeline. Elle est bonne, cette eau, n’est-ce pas ?

– Excellente, répartit Albert, ferrugineuse et sans microbes, car comment pourrait-elle être contaminée ? La Belle-Rivière prend sa source dans un endroit ignoré des humains.

Les époux ayant bu au même gobelet la trouvèrent très potable et conclurent en braves citoyens qu’ils étaient « qu’il n’y avait pas une eau comme celle-la dans tout St-Pierre ... »

Le frugal repas terminé, ils se remirent en marche ; Ils eurent beaucoup de peine à contourner le gros rocher, une vraie fée Carabosse, au dire d’Adeline, qui, en s’arc-boutant à ses aspérités, s’était abîmé les mains.

– Ne le blague pas, avait répartit Albert. Il nous servira de point de repère, quand nous repasserons. Je vais laisser ici mon havresac.

A mesure qu’ils remontèrent le petit cours d’eau, les obstacles s’accumulaient comme à plaisir. Le lit de roche convulsé s’échelonnait en perrons successifs desquels la Belle-Rivière dévalait en chutes, en nappes d’eau, en cascades. Ces petits torrents faisaient un tel tapage que le soir, avant de s’endormir, on en gardait encore le susurrement dans l’oreille. On en rêvait halluciné, comme le soir d’une bataille à laquelle on a assisté, on est cauchemardé par le sifflement des balles et le fracas des obus.

A force de marcher sur l’épine dorsale des rochers, Adeline avait la plante des pieds qui lui cuisait. « Quand donc serons nous arrivés aux Fourches ? » demandait-elle. Son mari pour la faire patienter répondait ? « Dans un quart d’heure. » Et toujours les roches succédaient aux roches, tantôt en pointes d’aiguilles tantôt tellement criblées de trous qu’elles ressemblaient à de grandes éponges poreuses.

Au ruisseau des Mâts, ils furent témoins d’un spectacle assez inattendu. Un lapin se jeta éperdument à la nage, poursuivi de près par un renard. La rivière passée, le lapin s’assit sur le derrière et regarda en face son ennemi, resté sur l’autre bord. C’est alors qu’Adeline remarqua non sans surprise que le renard n’avait que trois pattes.

– Pauvre bête ! Elle est infirme ! dit Adeline. Elle aura laissé une de ses guibolles dans un de ces pièges à ressort que tes amis sèment sous bois.

Mais Albert répliqua :

– Le lapin m’intéresse plus que le renard. C’est une des rare fois que l’innocence est sauvée ...

Et ramassant une pierre, il la lança contre le renard qui s’enfuit dans le maquis, non sans tourner la tête où flamboyaient des yeux torves qui annonçaient une vengeance imminente.

Cet incident les occupa au point qu’ils firent le reste de la route sans s’en apercevoir. Tout d’un coup la Belle Rivière se divisa en deux affluents ; ils étaient arrivés.

Les Fourches ! oui, c’était bien elles, au nombre de deux seulement, la troisième ayant été conçue de l’imagination de celui qui les avait baptisées mais n’en étant pas sortie. De ces deux bifurcations, une se perdait sous bois, l’autre se profilait à perte de vue, à travers une plaine dégarnie de brousses. Laquelle fallait-il choisir ? C’est ici que le tuyau donné par le gendarme servit à Albert. Il opta pour l’embranchement vierge d’obstacles.

Le mince filet d’eau s’encaissait entre deux berges gazonnées et rembourrées de mousses. Sur ce terrain plat, les époux s’organisèrent tout à leur aise.

Le soleil qui montait à l’horizon brillait d’un éclat déjà chaud. Il n’était que neuf heures du matin. Par ce commencement de journée on pouvait juger de la chaleur torride qu’il ferait dans l’après-midi. Mais nos deux pêcheurs ne s’inquiétaient guère des menaces incendiaires du soleil, occupés

qu'ils étaient à attacher la ligne à l'entour de la gaule, à fixer au dessous du flotteur en liège, le crin de Florence d'où pend l'hameçon et à amorcer le fer recourbé d'un ver remuant et vivace.

Adeline fut la première, gréée par les soins de son mari. Elle jeta sa ligne dans l'eau, et aussitôt une truite goba l'appât. Elle redressa si vivement sa gaule qu'elle envoya le poisson dinguer à travers les herbes où il frétillait et cherchait par des sauts combinés à rejoindre l'élément liquide d'où on l'avait extrait.

Albert se mit à pêcher à son tour, et obtint le même succès. C'était vraiment un sort ! Dès que l'appât frappait l'onde, rien qu'à la surface, une bouche vorace engloutissait l'hameçon. Il n'y avait qu'à tirer, qu'à détacher et qu'à rejeter. A peine se donnait-on le temps de boëtter, tout était bon pour la truite qui n'y regardait pas de si près. Elle était dans un de ces jours où son avidité surmonte tous les instincts de prudence.

Albert et Adeline n'y comprenaient rien. Eux si novices dans l'art de pêcher, ils dépassaient en résultats heureux les vétérans, les chevronnés de la gaule. Avec ce sentiment de vanité, propre à ceux qui réussissent, ils étaient bien près de se croire les premiers pêcheurs du monde. « C'est pas malin ! disait Adeline, un petit coup sec, crac ! et v'lan ! La truite est enlevée. » Et victorieusement en signe de démonstration elle redressait sa gaule dont la ligne se tendait sous le poids du poisson.

Elle avait si peur que la truite ne lui échappât en la déferrant qu'elle la serrait à l'étouffer ; elle sentait sous ses doigts se raidir cet organisme contractile de poisson où tous les centres nerveux se rattachent à l'arête dorsale. Douce Adeline ! Elle lui en voulait à cette malheureuse truite de ne pas se laisser faire ! Pour ravoir son hameçon enfoncé dans les ouïes, elle lui déchiquetait la bouche, cette pauvre bouche mutilée qui semblait marmotter je ne sais quelle prière. Mais Adeline ne l'écoutait pas « Encore une ! » disait-elle en la jetant dans le panier, et elle se remettait à pêcher.

Le panier s'emplissait... Vainement des mousses piétinées l'essaim des moustiques s'était levé, bourdonnait à l'entour d'Albert et d'Adeline qui en étaient comme auréolés. Ni leur musiquette endiablée ni leurs piqûres incessantes n'avaient le don d'émouvoir les deux époux. Ils mettaient le plaisir de la pêche au dessus du désagrément du moustique.

De temps en temps Adeline se donnait une tape sur la joue pour écraser l'insolent diptère qui se permettait une telle privauté, et de cette exécution sommaire il lui restait collée aux doigts une chiure noire microscopique, le résidu infinitésimal de cet insecte, excrément de la terre, atome de ce qui fut dans l'univers un atome.

XXIII

Deux heures de pêche s'étaient écoulées. Adeline fit tout-à-coup à Albert :

– Je ne sens toute drôle, comme étourdie ... Est-ce le soleil ? est-ce l'eau que j'ai bue ce matin, qui m'a fait mal ? Si nous revenions ?

– Oui, reprit Albert, revenons. Nous pêcherons tout en descendant la Belle-Rivière. Il y a là des arbres qui nous garantiront du soleil, et dans ce lieu abrité, nous serons moins incommodés des moustiques qu'en rase campagne.

Ils rappliquèrent. Il y a dans la Belle-Rivière quantité de trous poissonneux, qui gisent derrière de grosses roches, et où les truites, fatiguées de lutter contre le courant aiment à se réfugier. A l'abri de ce rempart, elles guettent la proie, se croyant d'autant plus en sûreté qu'elles se dissimulent sous les scories spumeuses qui surnagent à l'entrée de ces minuscules estuaires.

Albert et Adeline interrogèrent tous ces trous en y promenant l'appât trompeur. Une à une les truites se laissaient extraire de leur cachette. Il y en avait de fort belles, ma foi ! vêtues de toutes les couleurs, les unes dorées, les autres argentées, toutes uniformément constellées de points rouges éclatants comme des rubis.

– Oh ! vois donc, petit homme, disait Adeline à son mari, comme celle-ci est splendidement habillée, tout en or, comme la chape de Monsieur le curé, les jours de grande fête ! ...

Albert admirait la truite et la fourrait dans le panier. Excitée par ces prises princières, Adeline marchait en avant, éventant les trous, leur faisant produire le plus clair des bénéfices. Aussi Albert fut-il très étonné quand il vit sa femme jeter sa gaule sur les pierres avec humeur, et qu'il l'entendit crier :

– Ah ! Flûte ! je ne pêche plus. C'est toujours la même truite que l'on prend !

Son mari la rejoignit.

– Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

– J'ai, j'ai ... répondit-elle, je ne sais pas, je suis une femme impénétrable ...

– Pas pour moi, toujours ... répliqua Albert qui se mit à rire, sans que sa femme comprit la finesse de ce rire.

Aussi, choquée, elle reprit :

– Pourquoi ris-tu ? Tu n'as pas de cœur ?

– Allons, calme toi, tu es neurasthénique, conclut Albert qui, comme tous les maris, rangeait, sous cette appellation vague : neurasthénie, toutes les affections si subtiles des femmes nerveuses.

Adeline reprit sa gaule avec effort. Quoique le soleil se fit moins sentir qu'en plaine, il résultait de sa réverbération sur les roches un embrasement intolérable.

– Comme je suis molle ! répétait Adeline, mais là molle comme une chique ! ...

Et du revers de sa manche, elle essuyait de grosses gouttes de sueur qui tombaient quatre à quatre de son front, sur ses joues le long de son cou.

Elle s'assit, et regarda le paysage vraiment joli. De grands sapins ombrageaient les deux rives, et la Belle-Rivière, traversée par une barre de granit qui s'étagait en gradins superposés, bruissait dans un ruissellement d'eau fraîche.

– Ouf ! Je n'en puis plus, dit Adeline à son mari qui pêchait à quelques pas plus loin. Je cuis dans mon jus. Sais-tu que j'ai une folle envie de me tremper dans cette rivière ? Il me semble que j'en serais soulagée ...

– Vas-y ma fille, ne te gêne pas si le cœur t'en dit ... répondit Albert.

La jeune femme hésitait, les mains errantes sur les boutons de son corsage. « J'ose pas » dit-elle.

– De quoi as-tu peur ?

– S'il vient quelqu'un ?

– Il ne viendra personne ... Qui veux-tu qui te dérange ?

– Sais pas ... Les gendarmes ?

– Les gendarmes ne viendront pas, c'est le jour du courrier.

– Allons-y ! Murmura Adeline, entièrement décidée, et vivement elle se dégrafa. La robe tomba, puis ce fut le tour du jupon. Le corset fut délacé, et sous le vert sombre des sapins, elle fit en chemise la plus charmante apparition qu'on pût rêver.

– Ne regarde pas, cria-t-elle à son mari.

– Non, dit celui-ci qui détourna la tête.

Au jaillissement de l'eau, il comprit que sa femme avait dû glisser sous la cascade. Etendue sur le plan incliné de la barre de granit, comme dans une baignoire, Adeline folâtrait entièrement recouverte par l'onde écumante, moins neigeuse que ses épaules d'albâtre. Qui donc aurait pu la déranger ? Les anges du ciel, peut-être ? Car dans la solitude de la Belle-Rivière on n'a pas à redouter les yeux charnels d'un indiscret.

Albert la regardait prendre ses ébats ; Il discernait les lignes de la maternité naissante qui s'accusaient dans les hanches déjà plus amples, et sa tendresse – une tendresse infinie mêlée d'adoration – lui fit crier à Adeline :

– Ne reste pas trop longtemps, tu vas attraper mal.

Mais la jeune femme dédaignait ce conseil. Elle prolongeait ce bain qui assouplissait ses membres, la tonifiait, la purifiait des sueurs amassées depuis le matin. Brusquement – au bruit qu'elle crut entendre dans un fourré – elle se dressa toute rosée, s'en fût sur la rive où elle attendit un peu d'être sèche. La peau buvait rapidement les gouttes d'eau qui perlaient sur elle, et quand l'évaporation fut faite, elle reprit sa chemise suspendue à une branche de sapin, et se rhabilla prestement, le sang rafraîchi, le pouls moins enfiévré.

Ce bien-être ne fut que momentané, Adeline n'avait pas prévu que son bain attendrirait la peau et la rendrait encore plus sensible aux meurtrissures ambiantes. Les moustiques arrivaient à rescousse, attirés par cette chair qui fleurait bon, et mordaient là-dedans comme dans la pulpe d'un fruit savoureux. Ils s'appelaient, sonnaient la charge, et appliquaient leur bouche–suçoir sur cet épiderme qui avait les blancheurs nacrées du coquillage. Ah ! ils se régalaient les bougres ! Ils n'avaient jamais été à une noce pareille ... De leur petit dard aigu ils pompaient le sang de la jeune femme et s'en allaient dans les airs, repus et saouls comme des ânes. Ceux qui n'avaient pas bu à la coupe enchanteresse s'approchaient à leur tour, et sur tout le parcours, la malheureuse Adeline fut la gamelle publique où venaient s'abreuver les moustiques de la Belle-Rivière.

XXIV

Devant l'indisposition de sa femme, Albert jugea que la pêche était terminée. Il replia les lignes, jeta à l'eau les vers restés sans emploi, et suspendit à son cou le panier à truites qui pesait joliment.

Adeline se traînait plutôt qu'elle ne marchait. Une immense courbature l'avait envahie ; ses pieds avaient peine à se retenir à l'angle des roches, et à chaque pas elle geignait doucement réclamant l'aide de son mari.

Albert la soutenait de son mieux, mais lui-même commençait à ressentir une fatigue. Il était dévoré d'une soif intense, qu'il ne pouvait satisfaire, ayant négligé d'emporter avec lui un cordial. Enfin, n'y tenant plus, il s'accroupit au bord de la rivière et dans le creux de sa main il humait l'onde à petites gorgées. L'eau étant tiède, il ne fut pas désaltéré.

Au gros rocher, il lui fallut reprendre le havresac laissé le matin. Encore une charge nouvelle ! Comme si ce n'était pas assez d'être bridé au col par la courroie de cuir du panier à truites ! ... Adeline aurait voulu le soulager, si peu que ce fût, mais elle avait déjà bien de la peine à se porter elle-même, ayant, comme elle disait du coton dans les os.

Ce fut un retour lamentable. Aux roches taillées en pointe succédèrent des bandes de terrains spongieux où ils s'engluèrent les pieds d'une boue noire, infecte. De ce sol détrempe s'élevaient des myriades de moustiques, dont l'audace s'accroissait de leur misère. Pour les tenir en respect, ils durent faire le moulinet avec leurs mouchoirs.

Muets, sombres, poussiéreux, ils repassèrent par les mêmes endroits que le matin, mais combien différents ? Ils posaient le pied sans regarder, butaient contre les pierres, les racines d'arbres invisibles, projetant les bras en avant pour se retenir de tomber. Dans leur pauvre tête vide comme une calèche, ils ne pouvaient assembler deux idées de suite.

Ils traversèrent les trois coudes de la Belle-Rivière sans précaution aucune. Adeline poussa l'insouciance jusqu'à ne pas hausser le bas de sa jupe qui trempa dans l'eau et qui lui dégoulinait sur les tibias d'une façon désagréable.

Albert donnait le spectacle d'un homme rendu, tirant la patte, tendant l'échine, la gorge en feu. Une vraie débâcle !

C'est dans cet état pitoyable qu'ils arrivèrent à la petite maison des gendarmes qui sert aussi de bureau de poste. Il y avait pour eux, arrivé depuis le matin, un paquet qu'ils défilèrent. O veine ! L'envoi consistait en une bouteille portant pour étiquette : Elixir du Couvent.

– C’est ma mère qui a dû nous envoyer cela, dit Albert, elle pense à tout, la digne femme !

– C’est vrai, reprit Adeline, mais pourquoi ne nous a-t-elle pas écrit ?

– Buons toujours, reprit Albert. Ces bonnes sœurs excellent à fabriquer des liqueurs dont elles seules connaissent la recette.

Ils débouchèrent le flacon et versèrent un peu du contenu dans un verre. Ils y ajoutèrent de l’eau fraîche et burent avidement.

– Bon cela ! Très bon ! dit Albert en faisant claquer sa langue. Meilleur que de la Bénédicte !

– Tu trouves ? reprit Adeline. Moi je trouve ça d’un raide ... J’ai comme un brasier dans l’estomac.

L’heure pressait. Il leur fallut aller à la ferme chercher les bagages. La fermière en les voyant si défaits leur demanda ce qu’ils avaient. Ils répondirent qu’ils s’étaient trouvés subitement indisposés dans la Belle-Rivière et qu’ils ne seraient pas étonnés d’avoir attrapé un coup de soleil. Les adieux se hâtèrent. On promit de se revoir et sur une charrette on chargea les malles et les petits colis.

Adeline se trouvait si veule pour accomplir le trajet entre la ferme et le lieu de l’embarquement qu’elle demanda à monter dans la charrette. Décidément, le malaise s’aggravait. La tête lui pesait au moins un demi quintal. Elle éprouvait par moments des éblouissements et passait sa main sur ses yeux rougis par le soleil et par la poussière.

Albert n’était guère plus vaillant. Il suivait la charrette d’un air de condamné à mort, et ce fut dans cet équipage que les deux époux gagnèrent l’embarcadère.

Là, ils durent subir le supplice des interrogations : « S’étaient-ils bien amusés ? » « La pêche avait-elle été bonne ? » Pour toute réponse Albert tendit son panier à truites. On le soupsa. Il y eut même des types qui poussèrent l’indiscrétion jusqu’à soulever le couvercle pour s’assurer si c’était bien du poisson, et non une supercherie quelconque qui rendait le panier si lourd.

Quand ils furent convaincus qu’il n’y avait pas de tricherie, ils se récrièrent : « Peste ! quelle chance ! En quelques heures pêcher vingt livres de truites ! Aux Fourches, oui, sans doute, on faisait de belles pêches, mais il n’aurait pas fallu y retourner le jour d’après, quand les trous sont écrémés, il faut qu’ils se repeuplent, et patati et patata.

Albert aurait voulu gifler tous ces bavards qui ne demandaient même pas des nouvelles d’Adeline. Celle-ci toute dolente s’était assise sur les galets et laissait tomber un regard hébété sur l’échevèlement des vagues, qui moutonnaient dans le lointain.

Enfin, le wary du Progrès vint prendre les passagers. Au cri « pousse », l’embarcation s’ébranla du rivage et se mit en marche vers le vapeur. Quand tout le monde fut à bord, on leva l’ancre et on quitta la rive Langladière où des silhouettes d’autochtones, étagés sur le remblai de cailloux regardaient le départ du Progrès pour la quinze centième fois, avec un nouveau plaisir.

XXV

Quoique la mer ne fut nullement houleuse, Adeline déclina la proposition qu’on lui fit de rester sur le pont. Un invincible besoin de sommeil alourdissait ses paupières. Avec la démarche automatique d’une somnambule, elle descendit dans la chambre et demanda au capitaine où elle pourrait se reposer. Celui-ci lui ayant montré une couchette, elle s’y prostra plutôt qu’elle ne s’y étendit, ne mettant d’autre soin que de s’entourer la tête d’une dentelle mantille, pour empêcher tout contact entre sa figure et le traversin douteux où d’autres avant elle s’étaient affalés dans les tortures du mal de mer.

Albert, lui, était demeuré sur le pont.

Il subissait, ainsi que sa femme, les effets d’un alanguissement inexplicable.

Il avait jeté son fameux panier à truites n'importe où, et comme quelqu'un lui faisait observer que ce panier était mal placé, qu'une main peu scrupuleuse pourrait soulever le couvercle, et soustraire quelques truites, il répondit :

– Qu'on prenne ce que l'on voudra ... Je m'en fiche ...

Puis vaincu par une torpeur de plus en plus impérieuse, il se laissa choir contre un paquet de cordages lovés en rond sur le gaillard d'arrière, encapuchonna sa tête sous une couverture pour ne pas être gêné par les derniers rayons du soleil couchant, et s'endormit.

En rade de Saint-Pierre, le Progrès siffla par trois fois pour annoncer son arrivée. Quand il accosta le dock du quai La Roncière, on fut réveiller Adeline, on réveilla Albert, mais les passagers éprouvèrent un saisissement voisin de la stupeur. Le jeune homme et la jeune femme étaient méconnaissables. Pendant leur sommeil, leur tête avait enflé d'une façon extraordinaire. La bouffissure avait pris une telle ampleur que les traits de la figure en étaient déformés. Adeline vit son mari et poussa un cri d'épouvante. Albert pensa s'évanouir, quand sa femme se présenta à lui. Qu'avaient-ils donc ? Quel mal inconnu s'était abattu sur eux ? On chercha à les rassurer, à les reconforter : « Couvrez-vous bien, leur disait-on, vous pourriez attraper un érysipèle.

Ils se couvrirent en effet, moins préoccupés de la crainte d'un érysipèle que de l'idée qu'on pût se moquer d'eux.

A l'arrivée du Progrès, il y a toujours une foule de désœuvrés qui encombrant la terre-plein de la cale pour s'enquérir si les pêcheurs ont bien pêché, si les chasseurs ont bien chassé et vérifier, en soupesant la carnassière ou le panier, quelle part de croyance il convient d'accorder aux récits des voyageurs. Ce contrôle est si minutieux que les chasseurs ou les pêcheurs, qui sont à la bourre, aimeraient mieux se fourrer dans un trou de taupe que d'avouer publiquement qu'ils n'ont pas réussi. Aussi voit-on les malchanceux – pour fuir le feu roulant des interrogations – s'esquiver en tapinois, à travers la foule, le dos houleux, la rougeur aux oreilles, tant la raillerie de leurs concitoyens les humilierait ou les couvrirait de confusion. Eh dame ! Chacun met son amour-propre où il se trouve ; Il y en a même qui le mette à ne jamais frauder la douane. Ceux-là sont un peu simples ... Ils ne feront jamais fortune ! ...

Devant tous ces curieux qui se pressaient sur le wharf, Albert et Adeline imaginèrent un plan qui devait réussir par sa hardiesse. Le nez enfoui dans un mouchoir, ils passèrent au milieu des groupes, faisant semblant de ne rien voir, de ne rien entendre. Aux mains qui se tendaient vers eux, aux questions qui venaient les assaillir, ils opposèrent une allure raide, avec des gestes évasifs qui semblaient dire : « Laissez-nous tranquilles, que diable ! Nous sommes gens de revue... » Ils bousculèrent trois ou quatre raseurs qui, avec des marques d'effusion intempestives, voulaient à toute force savoir, s'enquérir, discuter, et surtout rapporter des nouvelles inédites. Il ne fut pas facile de les dépister, mais ils y parvinrent, tant ils avaient hâte de rentrer chez eux.

Quand Victorine leur eut ouvert la porte, elle s'empressa de les débarrasser de leurs vêtements, mais ceux-ci la repoussèrent en disant : « Apportez-nous la lampe. » La lampe était allumée. Victorine la prit, et suivit ses maîtres qui montaient l'escalier.

Dans la chambre à coucher les époux rejetèrent les tissus dont ils s'étaient affublés. Au cri d'horreur poussé par la domestique ils se regardèrent dans l'armoire à glace, et eux-mêmes faillirent tomber à la renverse, tant l'image renvoyée par le verre dépoli les accablait de leur disgrâce physique. Les yeux avaient presque disparu sous l'énorme boursoufflement des paupières ; le nez s'épatait au milieu du visage, avec deux bourrelets en guise de narines ; les lèvres se retroussaient en rebords de pot de chambre ; les joues ballonnées, le front cabossé, les oreilles turgescentes, avec dans la nuque des replis grassex qui débordaient, ils furent tellement mortifiés de leur formidable enlaidissement qu'ils s'écrièrent à l'unisson : « Mon Dieu, quelle honte ! Nous avons des figures de masque ! ... »

Pendant qu'Adeline cachait son pauvre visage tuméfié entre ses mains, Albert, s'adressant à la bonne, hurla plutôt qu'il n'articula :

– Allez chercher ma mère tout de suite ..., tout de suite. Et comme la bonne semblait pétrifiée, les yeux obstinément attachés sur cet amas de chair qui était la figure de ses maîtres, Albert de plus en plus furieux répété :

– Mais allez donc, quand je vous dis : qu'est-ce que vous attendez ?

Il voulut la prendre par le bras pour la faire sortir, mais la fille balbutia sans trop savoir ce qu'elle disait :

– Ne me mordez pas !

« Ne me mordez pas ! » Qui était-il donc ? Un de ces êtres à face patibulaire aux contours empâtés par la graisse ! Un de ces monstres privés d'yeux, comme il en existe, dit-on, dans les profondeurs des accores du Grand Banc de Terre-Neuve ! Une pleine lune enfin, comparable, ô misère ! à la partie la moins noble de son individu ! ... De désespoir, il s'affala dans un fauteuil en proie à un spasme nerveux.

Au moment où elle se disposait à sortir, Mme X..., la mère prévenue de l'arrivée d'Albert de d'Adeline, se présentait pour les voir.

Dès qu'Albert l'aperçut-

– Ma mère, lui dit-il, qu'est-ce que vous avez envoyé ce matin par le Progrès ?

– Moi ! rien !

– Comment ! Ce n'est pas vous qui nous avez envoyé une bouteille de liqueur ?

La mère fit un signe de dénégation.

– Une liqueur verte ! reprit Adeline, l'Elixir du Couvent !

– Du couvent ! Quel couvent ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit la mère.

– Ah ! Léona ! Léona ! ... s'écrièrent les deux époux frappés d'une illumination subite, vous tenez votre vengeance ? C'était un philtre !

Et ils ajoutèrent éperdus :

– Nous sommes empoisonnés ! Qu'on aille chercher un médecin vite .. Nous allons mourir ! ...

XXV

Il était neuf heures du soir. Victorine courut comme folle chez le major, chef du service de santé. On lui répondit qu'il était à dîner en ville. Elle courut chez le médecin civil. Il était auprès d'une femme en couches. Elle se rabattit chez le médecin à deux galons. Il n'était pas chez lui, mais on savait où il était, on allait le prévenir.

– Dites-lui bien, recommandait Victorine à la servante du médecin, ne manquez pas de lui dire que c'est un cas pressé, tout à fait pressé.

La commission fut exactement faite, par extraordinaire. Le médecin arriva presque sur les pas de Victorine. Un grand jeune homme blond, figure intelligente, avec des manières douces et polies.

En voyant Albert et Adeline, il ne put s'empêcher de s'écrier :

– Oh ! voilà un beau cas d'œdème !

Adeline essayant de sourire lui dit :

– Docteur, comme vous devez me trouver laide ?

– Mais non, Madame, un peu trop grasse, c'est vrai, mais nous allons voir ça.

De ses doigts de praticien, habitués à triturer les pourritures, il touchait délicatement aux plaques purpurines et enflammées dont était affligé le physique d'Albert et d'Adeline. Tout en palpant

ces parties oedémateuse, il demandait des renseignements pour établir son diagnostic. « Avaient-ils des arthriteux dans leur famille ? » N'avaient-ils pas subi déjà des atteintes rhumatismales ? » Il questionnait sans grande conviction, plutôt pour se donner le temps de réfléchir que pour obtenir un renseignement.

Il demanda à voir les urines, inclinant tout d'abord à penser que cette boursouffure faciale pouvait bien provenir d'albuminurie.

Mais Albert lui répondit qu'ils venaient d'arriver de Langlade et qu'ils n'avaient pas eu le temps de sécréter la matière susceptible d'être examinée.

– Ah ! Ah ! très bien ! très bien ! répliqua le docteur qui ne tenait pas plus que cela à l'hypothèse de l'albuminurie.

Il se fit expliquer par les deux époux les premiers symptômes du mal envahisseur.

« N'avaient-ils pas absorbé quelque toxique ? Des moules, des champignons, vénéneux, par exemple ? ... »

Albert fut ainsi amené à lui parler de la liqueur verte, l'élixir du Couvent, qui lui avait été adressé à Langlade par une main inconnue.

– Avez-vous encore le flacon ? demanda le docteur.

Oui, justement. Albert l'avait emporté dans sa valise. La bouteille était encore aux trois quarts pleine.

Le docteur la prit, la déboucha, versa quelques gouttes dans le creux de sa main, y trempa le bout de sa langue, fit la grimace et conclut ?

– C'est une mauvaise imitation de Chartreuse. Il faudra que je l'emporte pour la faire analyser au laboratoire.

Depuis un moment, une idée le préoccupait. L'enflure était localisée à la face ou bien s'étendait-elle sur tout le corps ? Il fit part de ses observations aux deux époux qui lui dirent : « Mais très volontiers, docteur ! »

Ils se déshabillèrent ... Adeline restant en camisole où l'on sentait baller deux petits tétons durs comme une paire de pommes.

Le docteur ausculta les deux époux l'un après l'autre. Du côté du cœur n'y avait-il rien qui ne clochât ?

Il était important de savoir ...

Pour mieux compter les pulsations de cet organe – agent principal de la circulation du sang, comme chacun sait – il tira sa montre, un superbe chronomètre, et, les yeux fixés sur l'émail du cadran, pendant qu'il appliquait son oreille à la voûte thoracique d'Adeline, il semblait si intéressé au petit mouvement d'horlogerie fonctionnant dans le cœur de la jeune femme qu'il semblait s'endormir comme sur un moelleux oreiller ...

Mais non ! ... Les pulsations étaient régulières. Le cœur battait normalement.

Le docteur redressa la tête. Il paraissait perdu dans des réflexions profondes.

« Je n'y comprends rien ,disait-il in a parte, le corps est sain. Les organes de la respiration fonctionnent à merveille. Le cœur n'est pas hypertrophié. Il n'y a que le faciès de bouffi. Bizarre ! Bizarre ! Bizarre ! »

De nouveau, il avait placé les époux X... en face de lui. Il les tournait, retournait avec dextérité. Son doigt alerte, volontaire se promenait sur les parties tuméfiées de leur visage, s'y enfonçait, et sous la pression du doigt, la peau ainsi déprimée devenait blanche, perdait sa coloration empourprée, pour la reprendre aussitôt qu'elle était rendue à son ballonnement.

Au cours de cet examen, le docteur rêvait tout haut : « De l'exanthème, oui, pas d'érythème ! Nous y sommes ! Nous y sommes ! Ils sont inoculés, c'est certain ! Meschnikoff, Calmette, Laboulbène n'auraient pas le moindre doute. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? »

Il était sur la voie.

Les deux époux n'osaient respirer, tant leur anxiété était grande. Qu'allait-il sortir de la bouche de ce fils d'Esculape ?

Un arrêt de mort ou un vivifiante parole d'espérance ?

Ils étaient étranglés d'émotion.

Enfin le docteur éclata de rire.

– Ah ! mes pauvres amis, leur dit-il, vous avez été bien cruellement mordus par les moustiques !

Et il rédigea quand même une ordonnance ...

FIN

*_**